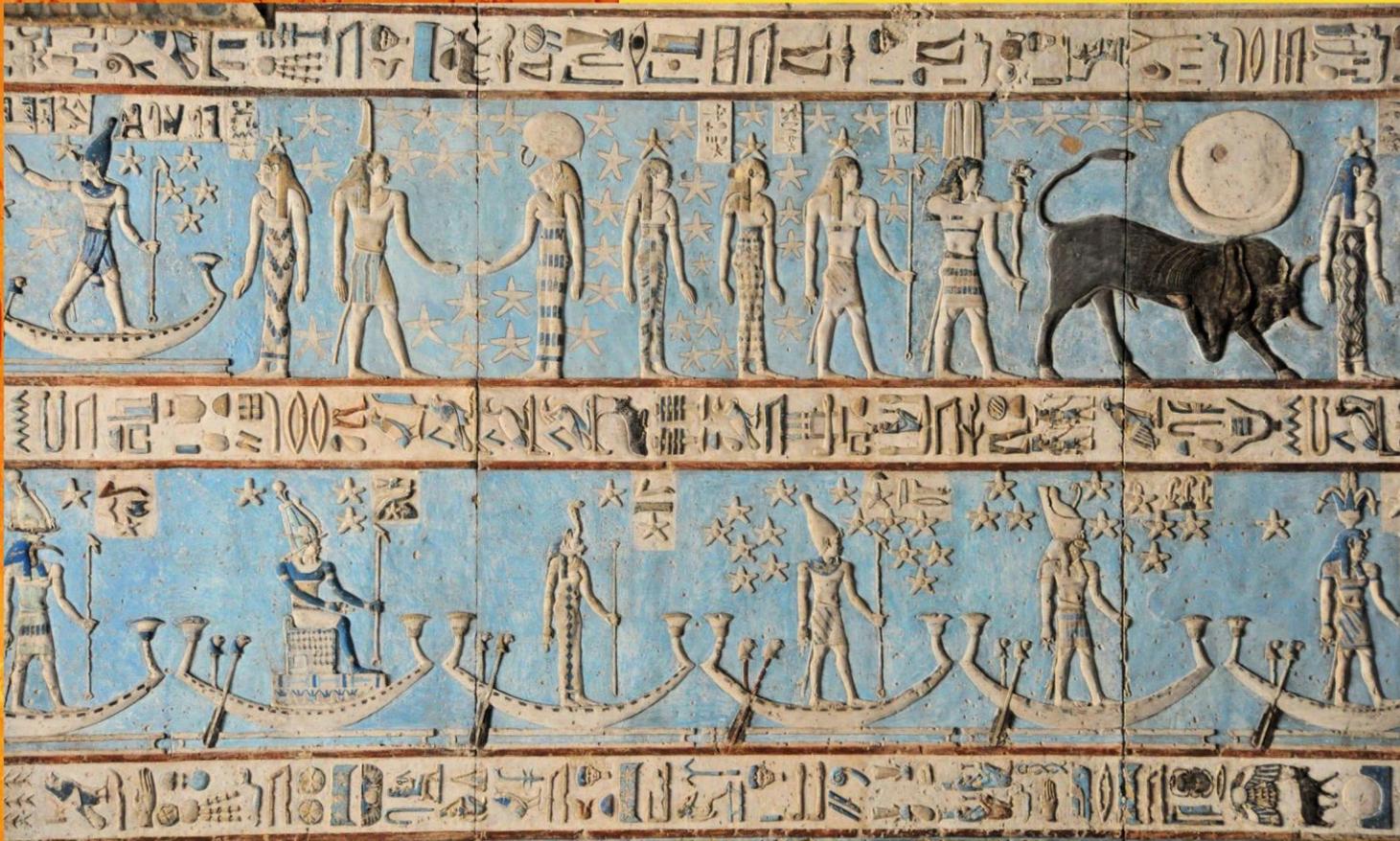


Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion



SENOUY

septembre 2014

N°13

ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1er juillet 1901



Comité scientifique :

Fathy SALEH (Égypte), Charles BONNET (Suisse), Érik HORNING (Allemagne et Suisse), Bernadette MENU (France), Joseph PADRO PARCERISA (Espagne), Alessandro ROCCATI (Italie), Michel VALLOGIA (Suisse), Dirk VAN DER PLAS (Pays Bas), Claude VANDERSLEYEN (Belgique), Pascal VERNUS (France), Christiane ZIEGLER (France).

Personnalités Dauphinoises :

Jean BALESTAS, Jean-Pierre BEROU, Guy GENET, Brigitte PÉRILLÉ.

Membres du Conseil d'Administration :

Mesdames Isabelle DUBESSY, Mathilde FRÈRE, Danielle HARGOUS, Karine MADRIGAL, Loubna STOULI, Dominique TERRIER, Céline VILLARINO.

Messieurs Olivier BUARD, René DEVOS, Jean-Claude GOYON, Xavier MARTINET.

Membres du Bureau :

Président : Jean-Claude GOYON ;

Vice-présidente : Dominique TERRIER ;

Secrétaire : Céline VILLARINO ;

Secrétaire adjoint : Xavier MARTINET ;

Trésorier : René DEVOS ;

Trésorière adjointe : Danielle HARGOUS.

Conseillère scientifique :

Christine CARDIN.

Siège social : Musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1

Site web : www.champollion-adec.net

Photos de couverture :

Détail du plafond de la salle hypostyle du temple de Dendérah. Photo Nicole LURATI.

Détail de la Chapelle Blanche, Karnak. Photo Claude OBSOMER.

SOMMAIRE

Page 4	In memoriam
Page 5	Le mot du Président
Page 6	Escapade au Puy en Velay : exposition « Pèlerinage au temps de l'Égypte pharaonique : trésors cachés du Louvre »
Page 7	Escapade à Genève : exposition des trésors de Toutankhamon
Page 9	Escapade à Lyon : exposition « Antinoé, à la vie, à la mode. Visions d'élégance des solitudes »
Page 11	Escapade à Neuchâtel : exposition « Fleurs de Pharaon »
Page 12	Voyage à Rome : « Sur les traces des obélisques »
Page 13	Escapade à Genève : expositions « Corps et esprits » et « Alexandrie la Divine »
Page 14	La fête de l'égyptologie des 5 et 6 octobre 2013

Les conférences

Page 15	Les frères Champollion : les archives familiales Karine MADRIGAL
Page 18	Joseph Fourier : de l'Institut d'Égypte au parrainage de l'égyptologie Michel DEWACHTER
Page 20	Un égyptologue grenoblois méconnu : l'Abbé Paul Tresson (1876-1959). Sa vie et son œuvre Jean-Claude GOYON
Page 22	Les Antonins, Louis de Saint-Ferriol, Albert Gayet ... et la collection égyptienne du musée de Grenoble Céline VILLARINO
Page 28	Enseignement et culture à Thèbes au Nouvel Empire : Les ostraca littéraires de Deir el-Medina Annie GASSE
Page 31	L'animal, emblème du Divin et l'Égypte céleste Jean-Claude GOYON
Page 33	L'Égypte archaïque dans les Textes des Pyramides Bernard MATHIEU
Page 36	Des corps imparfaits, de parfaits compagnons Bénédicte LHOYER
Page 41	Un temple au dieu Amon près des pyramides de Méroé au Soudan Vincent RONDOT

Année 2014-2015

Page 43	Programme des conférences 2014 – 2015
Page 45	Programme des séminaires d'égyptologie 2014-2015
Page 46	Programme des cours d'égyptologie 2014-2015

In memoriam

Madame Marie-Edmée CHATEAUMINOIS vient de nous quitter à l'âge de 99 ans.

Pour ceux qui ne la connaissaient pas, elle était la descendante en ligne directe (6^e génération) de Jacques-Joseph Champollion-Figeac.

Héritière de la propriété familiale où Jean-François avait sa chambre, elle et son mari en ont, pendant de longues années, ouvert les portes aux chercheurs, leur permettant la consultation des archives familiales. Nombreux sont les égyptologues à en avoir bénéficié.

La propriété, inscrite en 1994 à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques, a fait l'objet d'un rachat, avec tout son contenu ainsi que les 60 volumes de la correspondance privée, par le Conseil Général de l'Isère en 2001, (correspondance déposée aux Archives Départementales sur laquelle travaille Madame Madrigal depuis 4 ans). La bibliothèque des deux Frères (1000 ouvrages) a, quant à elle, été acquise en 2007.

Toutefois, Madame Chateauminois (surnommée affectueusement May par ses nombreux descendants - 2 filles, 8 petits-enfants et plus de 20 arrière-petits-enfants) avait continué à suivre de très près l'évolution de la demeure familiale, destinée à devenir un musée (mais fermée depuis septembre 2005 pour mise en conformité). Elle se désolait à la pensée (hélas, vérifiée) qu'elle n'en verrait pas la réouverture.

A toute sa famille, nous présentons nos sincères condoléances.

Dominique TERRIER

Le mot du Président

Dans les temps difficiles que connaît notre pays, il peut paraître bien loin des préoccupations communes d'évoquer la vie d'une association à seule fin culturelle. Elle ne repose, en effet, que sur la fidélité de ses membres et, outre les subventions publiques d'attribution aléatoire, elle n'a pour soutien matériel que la générosité de ses adhérents. Plus que jamais, il convient de leur exprimer une gratitude sans partage. Au cours de l'exercice écoulé, le travail assidu de Karine Madrigal sur les archives des frères Champollion, accompli avec la généreuse compréhension de Mademoiselle Viallet, a apporté une somme importante d'inédits. Ainsi, le projet majeur vers lequel j'ai orienté depuis plusieurs années, avec votre consentement et votre soutien, l'action et le financement de notre association trouve sa pleine justification. Il est possible, au stade actuel, de mettre en œuvre sous l'égide de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion une première phase de publication des inédits les plus importants. Jusqu'ici, un obstacle obsédant s'opposait à envisager sereinement l'engagement dans une telle opération, celui que crée pour toute publication scientifique à tirage restreint : le manque de subsides et l'appel, plus que jamais aujourd'hui délicat, à un mécénat introuvable ou aux organismes gérants de finances publiques. Or, il se trouve que, par chance, il est encore possible d'avoir recours, sans auto-financement, à une maison d'édition parisienne, le « Léopard d'Or », avec qui j'ai jadis travaillé, et qui souhaite apporter son concours. L'affaire se traitera aussitôt que madame Madrigal et moi aurons mis au point, autour du noyau principal donnant les inédits, les textes d'introduction et de commentaire qui s'avèrent nécessaires. La besogne est d'importance et prendra un temps certain mais son aboutissement aura le mérite de montrer autant à la communauté scientifique qu'aux responsables régionaux du patrimoine ce qu'une association motivée et solidement implantée localement peut accomplir.

C'est là probablement l'ultime charge qui me revient envers l'association dont vous m'avez confié la présidence et que je tenterai de conduire à son terme. Le poids des ans se fait de plus en plus lourdement sentir et ainsi que j'en ai déjà fait part au Conseil d'Administration, il devient temps de se préoccuper de me trouver un successeur plus jeune et plus actif. Lorsque décision sera prise, je resterai néanmoins fidèlement à vos côtés aussi longtemps qu'il me sera possible.

Le président
Jean-Claude GOYON

Escapade au Puy en Velay : Exposition « Pèlerinage au temps de l'Égypte pharaonique : trésors cachés du Louvre »
SAMEDI 28 SEPTEMBRE 2013

L'ADEC a organisé, pour ses membres, une escapade au Puy-en-Velay le 28 septembre 2013, pour aller visiter l'exposition : « Pèlerinage au temps de l'Égypte pharaonique : trésors cachés du Louvre ».

le PUY enVELAY
Patrimoine mondial de l'UNESCO
Capitale européenne du Saint-Jacques-de-Compostelle

*Pèlerinage
au temps de*
**L'ÉGYPTE
PHARAONIQUE**
Du 6 juillet au 11 novembre 2013
trésors cachés du
LOUVRE

LOUVRE
hôtel DIEU
musée & congrès

Entrée par les marches
de la cathédrale du Puy-en-Velay
www.egypte.hoteldieu.info

le PUY enVELAY le PUY enVELAY CONSULTAIRE Haute-Loire Clear Channel C C Crédit Mutuel

Escapade à Genève : exposition des trésors de Toutankhamon

SAMEDI 16 NOVEMBRE 2013

Le 16 novembre 2013, nous avons effectué un voyage pour aller visiter l'exposition Toutankhamon à Genève.

Les originaux du trésor funéraire de Toutankhamon exposés au Caire sont beaucoup trop fragiles pour être déplacés ; des répliques ont donc été fabriquées et réalisées par des artisans sous l'œil critique de plusieurs spécialistes en égyptologie. Et vu la qualité du travail réalisé, ces artisans du XXI^{ème} siècle auraient eu leur place dans la Set Maât, il y a 3300 ans. Chaque pièce présentée est une reproduction à l'identique des pièces originales et se révèle d'une « fidélité confondante », selon l'égyptologue Florence Maruéjol.

L'originalité de cette exposition qui présente mille pièces du Trésor de Toutankhamon, découvert par Howard Carter en novembre 1922, vient du fait que les organisateurs de celle-ci ont voulu présenter une partie du mobilier de la même façon que l'a découvert Howard Carter quand il a pénétré dans l'antichambre de la tombe, il y a bientôt 3300 ans. La reconstitution de l'antichambre a été faite en s'appuyant sur les photos prises en 1922 lors de l'ouverture de la tombe. Plongées dans une légère pénombre, les pièces placées dans la reconstitution de l'antichambre nous laissent imaginer l'émotion qu'a dû ressentir notre égyptologue quand il a vu, à la lumière de sa bougie, scintiller tant de merveilles :

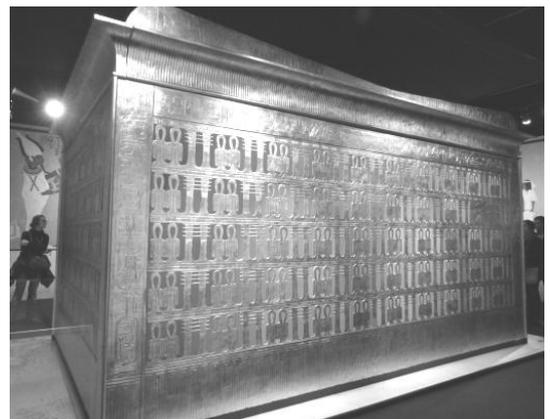


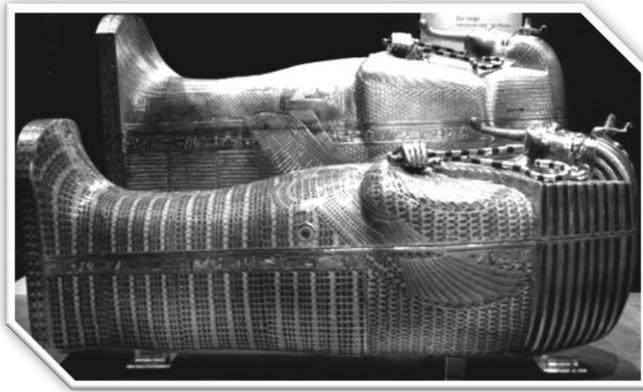
« D'abord, je ne vis rien. L'air chaud qui s'échappait de la chambre faisait vaciller la flamme de la bougie. Puis, à mesure que mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité, des formes se dessinèrent lentement : d'étranges animaux, des statues, et partout le scintillement de l'or. Pendant quelques secondes, qui devaient sembler une éternité à mes compagnons, je restais muet de stupeur ».

Howard Carter. Ouverture de la tombe de Toutankhamon, le 29 novembre 1922.

On peut admirer l'antichambre reconstituée à l'échelle, avec tous ses objets disposés tels qu'ils l'avaient été par les prêtres vers 1327 av. J.-C. Il y a là des statues, des lits, des coffres, des chars en pièces détachées, d'une facture admirable ainsi que de la nourriture, des onguents, etc. Les lits sont très impressionnants par leur facture : l'un est décoré de têtes de guépards qui sont les protecteurs du roi ; le second lit possède une tête de vache et est donc dédié à la déesse Hathor ; le troisième lit a une tête d'hippopotame, et il évoque Thouéris, la déesse de l'enfantement. Elle se tient dans l'élément liquide, qui symbolise le liquide amniotique : ainsi elle protège le mort. Cinq chars ont été retrouvés dans la tombe. Deux d'entre eux étaient des chars d'apparat. L'objet était doré à la feuille d'or et incrusté de verres de couleur ainsi que de pierres précieuses.

La suite de l'exposition est présentée de façon plus traditionnelle, avec une grande salle où sont exposées toutes les chapelles et sarcophages du jeune roi dont le dernier fait de plus de 100 kg d'or, ainsi que bien sûr le fabuleux masque funéraire.





On trouve donc l'immense cercueil de Toutankhamon qui est en réalité un emboîtement de chapelles et de sarcophages. Nous avons, dans l'ordre, la momie de Toutankhamon emboîtée dans un cercueil en or massif pesant près de 350 kg où reposait pour l'éternité la momie du roi, puis deux cercueils momiformes en bois plaqués d'or et enfin un sarcophage en quartzite rouge ; ce dernier est protégé par quatre déesses figurées en relief aux quatre angles : Isis, Nephtys, Selkis et Neith, qui étendent leurs ailes protectrices sur

ses quatre côtés. Pour terminer cet immense « cercueil », quatre chapelles qui à l'origine étaient emboîtées les unes dans les autres. Tous les murs des chapelles sont gravés de textes reprenant le Livre des Morts, permettant au roi défunt de connaître les rites et les paroles à prononcer pour atteindre *l'alou*.

Ces chapelles sont exceptionnelles, car ce sont les seules que les égyptologues aient découvert à ce jour.

Les bijoux du roi sont aussi exposés ainsi que la magnifique boîte des vases canopes réalisée sous l'apparence d'une chapelle contenant les organes du roi prélevés au moment de l'embaumement. Sur chacun des côtés, une déesse déploie ses bras en guise de protection.



Nous pouvons encore admirer de magnifiques meubles : chaises, fauteuils en ivoire et bois sculptés, des coffres, des tablettes, plus magnifiques les uns que les autres. Nous terminons par des croquis et courriers d'Howard Carter concernant la découverte de la tombe.



Cette visite a été un ravissement du début à la fin, nous avons passé une journée merveilleuse qui nous a plongés pour quelques heures dans la vie de Toutankhamon et d'Howard Carter.

Isabelle DUBESSY

Escapade à Lyon : exposition « Antinoé, à la vie, à la mode. Visions d'élégance des solitudes »

SAMEDI 25 JANVIER 2014



Dans le froid d'un matin de janvier, le 25 exactement, une trentaine de membres de l'ADEC se sont retrouvés pour rejoindre Lyon et son Musée des Tissus. Celui-ci présentait une exposition sur la mode vestimentaire de la fin de l'Antiquité intitulée : « Antinoé, à la vie, à la mode. Visions d'élégance des solitudes ». Antinoé, pour les Grenoblois, n'est pas un lieu inconnu puisque le musée de Grenoble possède et montre au public la dite « prophétesse d'Antinoé » avec son matériel funéraire.

Albert Gayet, le fouilleur d'Antinoé de 1896 à 1914, a permis au public de découvrir et de s'enthousiasmer pour les costumes copto-byzantins. Il a pu engager des campagnes de fouilles grâce à de précieux mécènes dont, en premier lieu, Émile Guimet, mais aussi, pour les campagnes de 1898 et 1908, la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lyon. Ainsi, en contrepartie du financement de celle-ci, le Musée des Tissus possède la plus importante collection de tissus coptes issus des fouilles d'Antinoé.

L'exposition rassemble la totalité des objets trouvés lors de la campagne de fouilles de 1898 ainsi que des éléments prestigieux d'autres campagnes comme les vêtements de la fameuse Thaïs ou le « châle de Sabine ». Ce dernier présente des figures d'Apollon et Daphné (changée en laurier), d'Artémis à la chasse et de Bellérophon sur Pégase terrassant la chimère ainsi que des scènes érotiques et des motifs floraux. Ce châle a été découpé en morceaux qui ont été dispersés dans différents musées. Grâce à cette exposition, nous avons pu admirer les divers fragments réunis pour l'occasion. Ce châle enveloppait la partie inférieure du corps de la défunte quand elle a été découverte.

Plus de 200 objets sont montrés au public : costumes complets, accessoires de coiffure, chaussures, fragments, tentures, coussins funéraires, corps vêtus, datant majoritairement des IV^e-VIII^e siècles. Ainsi, cette exposition nous permet d'entrevoir la mode de la fin de l'Antiquité avec un goût prononcé pour les étoffes luxueuses (soieries et lainages) et l'influence d'un Orient mythique.



Thaïs orante

A. GAYET, *Les sépultures d'Antinoé*, 1902

Grâce à notre guide, nous avons pu, également, prendre connaissance des différentes techniques de tissage : technique en taqueté (pour les coussins funéraires), tapisserie incluse (pour l'ornementation des vêtements), technique en samit, technique aux plaquettes ou aux cartons (pour les galons), technique du sprang (pour les résilles) ou la technique berclé (pour les dégradés de couleur).

Sont aussi présentés des costumes reconstitués comme, par exemple, celui du scribe « Pamiás » avec jambières ou chausses et caleçon maintenus par des jarretelles attachées au ceinturon. Nous pouvons aussi citer le costume de « L'amazone chrétienne » avec chemise de dessous travaillée avec effet ajouré, résille presque complète et postiches.

Enfin, trois momies sont exposées dont deux proviennent du musée de Lille et une du musée des Confluences de Lyon : le « fonctionnaire à la pourpre », le « conducteur de char » et le « chevalier byzantin » sur lequel nous pouvons encore observer des restes de barbe au menton et un décrochage prononcé de la mâchoire.

Après la visite guidée, un temps libre nous a permis soit de visiter la collection permanente du Musée des Tissus, soit de refaire un tour dans l'exposition pour continuer d'admirer les étoffes coptes.

Dans l'après-midi, nous avons repris le chemin du retour et je suis convaincue que, lors d'une prochaine visite au musée de Grenoble, le regard que les adhérents, participant à l'escapade au Musée des Tissus de Lyon, porteront sur la « prophétesse d'Antinoé » sera différent, notamment en ce qui concerne les habits dont elle est vêtue et qui témoignent d'un certain luxe.

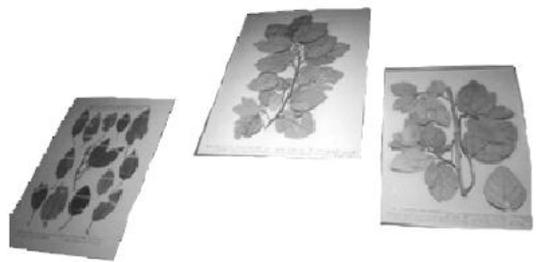
Céline VILLARINO

Escapade à Neuchâtel : exposition « Fleurs de Pharaon »

SAMEDI 22 FÉVRIER 2014

Alors que pour beaucoup Égypte antique rime avec milieu désertique, l'exposition « Fleurs de pharaons », qui a pris fin à Neuchâtel ce 2 mars 2014, semblait comme se jouer d'une idée aussi réductrice. Grâce à L'ADEC, 29 personnes ont pu découvrir une exposition dans l'espace du Latenium, musée essentiellement consacré à la présentation de pièces archéologiques préhistoriques, notamment de l'âge de la Tène. Ainsi par la magie de la science, une passerelle spatio-temporelle reliait civilisation égyptienne et villages lacustres suisses.

Les pièces de l'exposition retrouvées par le biais de fouilles effectuées dans des tombeaux par de grands noms tel Gaston Maspero à Deir el-Bahari, font renaître jardins, parfums et symbolique de l'antique monde des pharaons. Pour aller à l'essentiel, on peut dire que l'intérêt majeur d'une telle exposition est de rappeler que rites et croyances ne prennent leur pleine signification qu'en lien avec l'environnement et les pratiques agricoles ou coutumes alimentaires d'un monde disparu. C'est ainsi que le visiteur pouvait admirer, entre autres, des guirlandes de fleurs placées sur le sarcophage ou la momie de souverains prestigieux tels Ramsès II, Amenhotep I^{er} ou Ahmosis. Pour certaines vitrines, il ne manquait plus, pour que l'illusion soit parfaite, que la senteur du lotus ou le parfum de l'hibiscus.



© D. TERRIER (2014).

Par ailleurs, de manière très pédagogique, l'exposition se voulait miroir du travail minutieux des chercheurs en archéobotanique qui, depuis le XIX^e siècle, ont œuvré à la sauvegarde de témoignages précieux mais fragiles de l'Antiquité.



© D. TERRIER (2014).

Pour tous nos égyptophiles grenoblois, le musée fut également l'occasion de découvrir les magnifiques collections consacrées à l'époque préhistorique locale, un moyen des plus pédagogiques de remonter aux origines de notre monde européen. Chacun a pu notamment apprécier les reconstitutions des maisons préhistoriques situées devant le musée au bord d'un lac qui, ce jour-là, se teintait de couleurs grisâtres à l'image d'un temps de saison.

Par une curieuse ironie les « fleurs des pharaons » rappelaient qu'à travers les siècles, l'éphémère peut se transformer en gage d'immortalité...

Christian CUDEL

Voyage à Rome : « Sur les traces des obélisques »

DU 2 au 8 MARS 2014

Du 2 au 8 mars 2014, quinze membres de l'ADEC sont partis sur les traces des obélisques à Rome.

Grâce à deux guides avisés, mais néanmoins boute-en-train, Céline Villarino et Alain Faure, le petit groupe a déambulé à travers les rues de Rome pour rejoindre le Vatican où sont exposés des objets égyptiens trouvés à Rome, à Tivoli, et en Égypte.

Après cette belle entrée en matière dans l'égyptomanie romaine, l'escapade s'est poursuivie en direction de l'obélisque de Saint-Pierre ; puis, le lendemain, vers l'obélisque place du Peuple, puis l'obélisque du Pincio avant de s'aérer dans les galeries de la villa Borghese et dans les jardins du palais Médicis où la petite équipe a retrouvé, sans surprise, un obélisque ! Prélude, sans doute, à ceux admirés les jours suivants à la Trinité des Monts, au Quirinal, à Montecitorio, à la Rotonde, à l'Esquilin, sans négliger l'obélisque de Dogali, de Celimontana de dimensions plus modestes.



© S. FAVRE (2014).

Mais un voyage à Rome ne serait rien sans le bel obélisque conçu par le Bernin, place de la Minerve. Et, pour ceux qui dédaignent les sages éléphants, ils ont pu admirer, le 6 mars, l'obélisque place Navone, surélevé sur la Fontaine des Quatre Fleuves, œuvre du même sculpteur, le Bernin. Amateurs de fontaines, vous voilà servis, car non loin, la Fontaine de Trévi attendait, face à un café où Champollion avait été ; l'Égypte n'est jamais bien loin, ainsi qu'en témoigne encore le musée Barraco, coincé entre la place Navone et le Palais Farnèse. Sans prétention, ce petit musée conserve une belle collection d'objets égyptiens dont la qualité fait écho au bel obélisque de Saint-Jean de Latran.

Le vendredi 7 mars, dernier jour du voyage, c'est au musée du Capitole que le petit groupe a pu admirer, entre autres, un beau crocodile et les restes de colonnes d'un Iseum retrouvé à Rome. Preuves de la forte présence des cultes dits orientaux qui, avec le culte de Mithra ont été bien implantés à Rome durant l'histoire. La chrétienté ne s'y trompe pas et bâtit ses églises sur les édifices païens, comme par exemple le mithraeum visité par les membres de l'ADEC.

Ce franc succès des cultes étrangers ne se limite pas à Rome, loin de là : c'est à Palestrina, au musée et au Temple de la Fortune que le groupe a pu se rendre compte à quel point l'Égypte occupe l'imaginaire des Romains de la capitale comme des alentours. En effet, l'Égypte, mystérieuse et étrange, est aussi riieuse et bucolique avec ses crocodiles, hippopotames et petits canards qui pataugent sur le Nil. Champollion a été mordu par l'un d'eux, de même qu'Alain Faure et Céline Villarino qui ont ponctué ce voyage d'éclairantes explications et conférences qui nous font regretter de ne pas être, à l'image d'Antinoüs, divinisés en terre pharaonique ...

Livia MENEGHETTI

Escapade à Genève : expositions « Corps et esprits » et « Alexandrie la Divine »

SAMEDI 26 AVRIL 2014

Samedi 26 avril, il est 8h30 et nous voilà tous embarqués pour une escapade à Genève, l'occasion de découvrir deux expositions exceptionnelles.

Nous arrivons au Musée d'Art et d'Histoire pour une exposition temporaire intitulée : « CORPS ET ESPRITS, regards croisés sur la Méditerranée antique ». Un peu en avance sur l'heure d'ouverture, nous en profitons pour admirer le paysage atypique et la façade d'inspiration baroque du musée, rythmée de très beaux piliers ornés de chapiteaux à volutes.

L'exposition nous propose un voyage à travers le temps : de l'époque néolithique (VIII^e millénaire avant J.-C.) au V^e siècle de notre ère ; et à travers des civilisations voisines : égyptienne bien sûr mais aussi grecque, romaine, syrienne, libanaise, mycénienne, yéménite, étrusque... La première salle rassemble des figures humaines de périodes et de civilisations différentes dont les regards se croisent.



On peut y admirer têtes, statues, bustes ou idoles, façonnés dans divers matériaux (terre, cuivre, ivoire, marbre...). Elle réunit des figures masculines et féminines, enfants et adultes avec leurs similitudes et leurs divergences. La seconde étape de la visite « Esprit et spiritualité » nous invite à découvrir ces civilisations à travers le regard des archéologues et égyptologues des XIX^e et XX^e siècles. Nous ne pouvons manquer d'admirer les précieux travaux d'Édouard Naville (égyptologue suisse) et de son épouse Marguerite dont les dessins et aquarelles sont d'une beauté et d'une précision exceptionnelles. Nous avons également la chance de découvrir de nombreuses œuvres provenant de la Fondation Gandur pour l'Art.

Après ce bain d'émotion, nous partons faire le plein d'énergie autour d'un pique-nique convivial au jardin anglais sous un soleil timide, tout en admirant le jet d'eau d'une hauteur de 140 mètres ! Puis nous nous dirigeons vers Cologny pour la suite de notre aventure.

La Fondation Martin Bodmer s'est associée à la Fondation Gandur pour l'Art, la Biblioteca Medicea Laurenziana, la Bibliothèque de Genève et la Fondation Carène pour nous présenter une fabuleuse exposition « ALEXANDRIE LA DIVINE », mythique ville antique, première mégalopole de l'histoire. Munis de tablettes tactiles, nous parcourons les siècles dans une ambiance magique en pénétrant dans la salle souterraine renfermant d'incalculables objets qui relatent l'histoire de cette cité à l'époque hellénistique et romaine ainsi que la vie du grand conquérant macédonien qui en est le fondateur. Papyrus, manuscrits, incunables (ouvrages datant des premiers temps de l'imprimerie), évangiles anciens et parfaitement conservés, ornés d'illustrations polychromes..., nos yeux s'émerveillent de tous ces trésors réunis ! Le regard du visiteur est inévitablement attiré par la majestueuse statue d'Alexandre qui se dresse fièrement sur sa monture. D'autres objets viennent enrichir ce parterre de merveilles archéologiques, de fines statuettes de bronze de la déesse Maât, d'Osiris, de Sérapis et d'Isis se succèdent et nous remplissent d'admiration. Pour parachever cette exposition hors du commun, la salle a été ornée de photographies originales, tirages argentiques des principaux sites archéologiques.

La journée touche à sa fin et déjà sur le chemin du retour, nous rêvons à notre prochaine expédition qui nous fera voyager à travers le temps.

Loubna STOULI

La fête de l'égyptologie des 5 et 6 octobre 2013

La 9^e édition de notre Fête de l'Égyptologie avait lieu, pour la 3^e fois, à Vif, dans les locaux de la Salle polyvalente municipale, mise gracieusement à notre disposition par la Municipalité vifoise. L'inauguration de cette manifestation a eu lieu le samedi, par M. Mourey, Maire de Vif ; Mme Périllié, Conseillère générale du Canton ; Mme Battistel, Députée de la circonscription. Après les discours (autour de la Maison Champollion bien sûr), vint l'apéritif accompagné d'un superbe buffet, offert par la Mairie.

Durant ces deux journées, près de 700 visiteurs se sont intéressés aux différentes activités présentées, avec une affluence toute particulière le dimanche après-midi sans que celle-ci ne fasse perdre le sourire aux bénévoles chargés de l'accueil.

Les maquettes, l'initiation à l'écriture hiéroglyphique pour adultes et enfants, les lectures de la correspondance d'Égypte et les expositions (lettres de Champollion et de Louis Vicat en particulier) ont attiré comme d'habitude de nombreux amateurs.

Les conférences ont permis de découvrir ou redécouvrir des personnages ou des aspects méconnus de l'histoire :

- L'Abbé Tresson par le Professeur Jean-Claude Goyon ;
- Joseph Fourier et l'Institut d'Égypte, par Michel Dewachter ;
- Les Archives familiales Champollion, par Karine Madrigal ;
- La constitution de la collection égyptienne du Musée de Grenoble, par Céline Villarino.

Mais deux nouvelles activités ont particulièrement drainé un nombreux public, souvent très jeune :

- Un espace « calligraphie » où petits et grands pouvaient s'initier à la reproduction de modèles égyptiens ;
- Un spectacle de marionnettes qui a, sans conteste, été le clou de la Fête (pas moins de 220 spectateurs le dimanche).

Un spectacle de danse orientale suivi d'un buffet clôturait la soirée du samedi, réservée aux adhérents.

Une nouvelle fois, notre Fête a remporté un succès total auprès des visiteurs, succès rendu possible grâce à la mobilisation et au dévouement de bénévoles qui se dépensent sans compter. Merci à tous et rendez-vous en 2014, année du double anniversaire : 20 ans de l'association et 10^e Fête de l'Égyptologie !



Dominique TERRIER

Les frères Champollion : les archives familiales

Karine MADRIGAL, égyptologue

Conférence du samedi 5 octobre 2013
Salle polyvalente - Vif

Le nom de Champollion est connu dans le monde entier. Nous connaissons la vie, l'œuvre de Jean-François Champollion et ce qu'il a fait pour l'égyptologie en rendant accessible la lecture des hiéroglyphes. De nombreux passages de ses lettres ont été publiés dans différents ouvrages traitant de son génie.



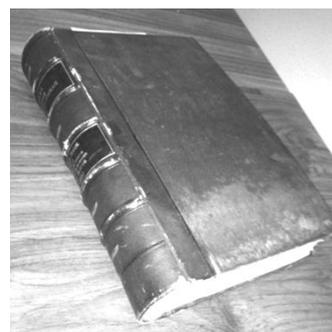
Dans ces différents ouvrages traitant de la vie et de l'œuvre de Jean-François Champollion, on oublie souvent de dire que derrière son génie se cachait la rigueur de son grand frère et mentor Jacques-Joseph.

Comme Jean-François Champollion l'a dit lui-même : « **Je te dois tout ; mon cœur m'assure que nous ne ferons jamais deux personnes.** »

Depuis juillet 2010, nous avons entrepris avec l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion (ADEC) de dépouiller les Archives Familiales de Jacques-Joseph Champollion.

La Maison familiale de J.J. Champollion-Figeac, située à Vif, a été achetée en 2001 par le Conseil Général de l'Isère. L'acquisition comprenait la maison ainsi que les Archives Familiales conservées à l'intérieur. Ces archives ont été placées sous la responsabilité des Archives Départementales de l'Isère.

De nombreux chercheurs ont utilisé ces archives pour rédiger leurs travaux sur Champollion mais aucun n'a entrepris un dépouillement systématique de tous les volumes (en tout 60) et de tous les documents à l'intérieur de ces volumes.



Ce dépouillement m'a permis d'extraire un certain nombre de documents relatifs à différents aspects de la vie des frères Champollion.

Une partie de ces documents nous montre l'implication de Jacques-Joseph dans la réussite de Jean-François pour le déchiffrement des hiéroglyphes.

Les frères Champollion

L'arrière-grand-père de Jean-François et de Jacques-Joseph, Claude Champollion, n'était qu'un modeste agriculteur de la paroisse de Valjouffrey, près de Valbonnais, à 50 km de Grenoble. Durant les mois d'hiver, il se livrait au colportage.

C'est Barthélémy, l'un des fils de Claude, qui après son mariage en 1727, s'installa au hameau de La Roche, toujours dans le Valbonnais.

Champollion-Figeac serait devenu maire de Valjouffrey en 1815 d'après certains auteurs mais personne n'a été capable de citer ses sources et le personnel des Archives n'a rien retrouvé.

Les 3 premiers fils de Barthélémy Champollion restent en Dauphiné et y deviennent de petits notables.

Le 4^e fils, Jacques, le père du futur égyptologue, choisit la route et le commerce ambulancier de livres. Il parcourt notamment le midi de la France et vient s'installer à Figeac en 1770.

En 1772, il achète la maison familiale, rue de la Boudousquerie, aujourd'hui rue Champollion (actuel musée Champollion). C'est dans cette maison que naîtront Jacques-Joseph et Jean-François. En 1779, il achète une boutique pour son commerce de livres. Elle sera tenue par les sœurs Champollion, Thérèse et Marie-Jeanne. En 1773, Jacques épouse Jeanne-Françoise Gualieu.

Jacques-Joseph naîtra en 1778. Il est le fils aîné de la famille. Il deviendra le parrain de Jean-François qui, lui, naîtra en 1790.



En 1797, Jacques-Joseph prend en charge l'éducation de son jeune frère. Il fut probablement question, dès le début, de l'Égypte, car en 1798, Jacques-Joseph sollicita la faveur d'être attaché à la commission scientifique de l'Expédition d'Égypte (chose qui ne se fit pas).

Les leçons furent de courte durée car la même année, Jacques-Joseph quitta Figeac pour entrer en apprentissage à Grenoble dans la maison de ses cousins Chatel, Champollion et Rif.

Ce n'est qu'en novembre 1798 que l'éducation de Jean-François reprit avec l'ouverture de l'école de Figeac. Celui-ci s'y montra un élève médiocre. Heureusement l'abbé Calmels (qui avait déjà servi de professeur à Jacques-Joseph) prit sous son aile le jeune Jean-François. Il lui enseigna la botanique, la géologie, le latin et le grec.

En 1801, Jean-François quitte Figeac pour aller rejoindre son frère à Grenoble. A l'automne 1801, le jeune figeacois entre dans l'institution de l'abbé Dussert, tout en prenant encore quelques cours à l'École centrale de la circonscription, notamment auprès du botaniste Villars et du dessinateur Jay.

Jean-François va s'initier à l'hébreu, l'arabe, le syriaque, le chaldéen, l'araméen. À 11-12 ans, il s'intéresse déjà à l'étymologie des langues orientales.

Le 18 avril 1802, Joseph Fourier, le nouveau préfet de l'Isère, arrive à Grenoble. Comme tous

les participants à l'Expédition d'Égypte, le célèbre physicien et mathématicien montrait un véritable engouement pour tout ce qui touchait à l'Égypte. Il sera chargé de la rédaction de l'introduction historique de la fameuse *Description de l'Égypte*.

Dès juin 1804, Jacques-Joseph fait à l'Académie (il était secrétaire de l'Académie Delphinale) une communication sur les inscriptions de la Pierre de Rosette. Deux ans plus tard, il publie sa *Lettre sur une inscription grecque du temple de Denderah*, adressée au préfet Fourier.

En novembre 1804, Jean-François Champollion entre au lycée de Grenoble, qu'il appelle sa prison.

En juin 1805, il rencontre chez le préfet Fourier, Dom Raphaël de Monachis, un ancien moine copte revenu d'Égypte avec l'armée française. Il lui montre la nécessité de travailler l'éthiopien mais aussi le copte.

Au début de 1807, pendant sa troisième et dernière année au lycée, Jean-François se lance dans la rédaction d'une carte et d'un dictionnaire géographique de l'Orient dans lequel il essaie de retrouver les toponymes anciens derrière les noms arabes.

Il présentera en 1807, devant la Société des sciences et des arts de Grenoble son *Essai de description géographique de l'Égypte avant la conquête de Cambyse*.

À la fin de l'été 1807, Jean-François arrive à Paris : il a 17 ans. Très rapidement il prend en grippe l'École spéciale. Il va alors se consacrer à l'étude de la langue copte qu'il estime être la clé pour comprendre la langue des anciens Égyptiens. Les courriers de Jean-François à son frère nous montrent la façon dont il procédait mais également ses sentiments envers certains de ses contemporains scientifiques.

C'est à cette époque également que, sur les conseils de son frère, il commence à s'atteler à l'étude de la Pierre de Rosette, dont il n'avait pas vu l'original.

Une série de lettres écrites à Jacques-Joseph par différentes personnes illustres de l'époque ainsi que les lettres écrites à son frère nous montrent l'implication de Jacques-Joseph dans le travail de Jean-François.

Mais Jean-François ne se plaît pas à Paris, où il mène une vie d'étudiant pauvre, mal vêtu, mal nourri.

Jacques-Joseph, alors adjoint de la Bibliothèque de Grenoble, professeur de littérature grecque et secrétaire général de la

faculté des lettres de Grenoble, décide de le faire nommer auprès de lui. Jean-François devient donc à 18 ans, professeur adjoint d'histoire ancienne.

Dès janvier 1810, les deux frères sont nommés, par décret, docteurs ès lettres.

Mais le contexte politique fait que les deux frères seront exilés à Figeac en 1816. Ils y développeront notamment l'enseignement mutuel selon la méthode Lancaster. Cet exil n'empêchera pas Jean-François de continuer son travail sur les hiéroglyphes, toujours soutenu par son frère (qui lui, était à Paris).

En 1822, Jean-François Champollion « tiendra l'affaire ». Il fera publier la fameuse *Lettre à M. Dacier* donnant les détails de sa découverte. Quelques mois plus tard il publiera son *Panthéon égyptien*.

La même année, faute de moyens et mal conseillé, le gouvernement français n'achète pas l'exceptionnelle collection d'antiquités du consul Drovetti. Au grand regret de Champollion elle sera achetée par le roi de Sardaigne, pour créer le musée de Turin.

Il va donc entreprendre un voyage en Italie, entre 1824 et 1825, pour travailler sur cette collection et en rédiger un catalogue. Il visitera Turin, Rome, Florence....

Au cours d'un détour par Livourne, Champollion fait déballer une très importante collection d'antiquités mise en vente par les banquiers Santoni et qui, en fait, a été réunie en Égypte par le consul anglais Salt. Il écrira à son frère pour l'informer de l'importance de cette collection. Celui-ci fera tout son possible à Paris pour que ce trésor n'échappe pas à la France.

Un second voyage en 1826 amène directement Jean-François Champollion à Livourne où il supervise l'expédition de la collection que Charles X s'est enfin décidé à acheter.

C'est au cours de ce deuxième séjour italien que Jean-François fera la connaissance de son futur compagnon de voyage : Ippolito Rosellini.

Jean François Champollion sera chargé d'emballer la collection à Livourne et Jacques-Joseph de la réceptionner à Paris.

Dès lors, la France se trouve dotée d'une importante collection d'antiquités égyptiennes au musée du Louvre. Une section spéciale comprenant les antiquités égyptiennes et les

objets provenant du Proche-Orient sera alors créée.

Encore une fois, Jacques-Joseph fera tout son possible pour que la charge de cette nouvelle section revienne à Jean-François. En mai 1826, il apprendra sa nomination comme conservateur. Dans le même temps, un cours public et gratuit d'archéologie égyptienne et d'écriture égyptienne sera créé et donné par le déchiffreur.



Jean-François Champollion rentre en France à la fin de l'année 1826 et consacra toute l'année 1827 à répertorier et organiser tous les monuments égyptiens du musée du Louvre.

Mais il rêve toujours d'aller en Égypte. Il sera exaucé en 1828. Une équipe franco-toscane sera mise en place et composée d'Antoine Bibent, Alessandro Ricci, Nestor L'hôte ainsi que Cherubini et Rosellini.

On peut suivre le voyage et les découvertes de Champollion grâce à la correspondance avec son frère. Il ne s'agit pas d'une véritable correspondance car il n'y a pas d'échange entre les deux frères. Jean François enverra de nombreuses lettres relatant son parcours à travers l'Égypte (lettres publiées par de nombreux auteurs) tandis que Jacques-Joseph se contentera de lui donner des nouvelles de la situation politique française et européenne (cette correspondance est à l'étude et sera publiée prochainement).

Durant l'expédition, des centaines de dessins seront réalisés et seront publiés dans les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*.

Rentré à Paris le 5 mars 1830, Champollion n'aura que deux ans pour mettre au net sa *Grammaire égyptienne*, son *Dictionnaire*, son *Panthéon* et les nombreux relevés effectués lors du voyage en Égypte.

Il s'éteindra le 4 mars 1832 à l'âge de 41 ans. Il laissera derrière lui de nombreux travaux inachevés que le dévouement de son frère fera éditer.

Joseph Fourier : de l'Institut d'Égypte au parrainage de l'égyptologie

Michel DEWACHTER, docteur en égyptologie

Conférence du samedi 5 octobre 2013
Salle polyvalente - Vif

Parrain dauphinois relayé à Paris auprès des frères Champollion par le « Monsieur Dacier » de la fameuse Lettre de 1822, « l'Égyptien » Fourier (1768-1830) se dérobe toujours aux travaux les plus récents car bien des papiers d'Égypte de notre Préfet sont introuvables, sinon définitivement perdus.



Avec les regrettés Paul Hamon et Jean Leclant, nous avons déjà fait le point en novembre 2002 au Colloque Fourier sur cette parenthèse égyptienne du Préfet de l'Isère, laissant à Jean-Bernard Robert l'œuvre du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Édités en 2004 par l'Académie Delphinale, les Actes dudit colloque grenoblois fournissent détails bibliographiques et références des sources manuscrites que l'on complétera avec deux ouvrages publiés la même année chez Fayard : le *Champollion* d'Alain Faure et le *Jomard* d'Yves Laissus.

En laissant au Professeur Leclant le rôle de Fourier à l'Institut d'Égypte, j'avais traité de mon côté sa place dans les débuts de l'archéologie égyptienne, à savoir :

- 1) Les antiquités égyptiennes de M. le Préfet ;
- 2) Le journal de Fourier et la dispersion de ses papiers d'Égypte ;
- 3) Le cas des archives Lefèvre-Pontalis ;

4) La communication et le mémoire sur les zodiacs,

concluant mon propos en montrant que c'était en fait comme patron de la Commission des Sciences et Arts, coordonnateur des travaux de l'Institut d'Égypte et, bien entendu, soutien des frères Champollion, plutôt que consul coopérateur de la Description de l'Égypte, que Fourier méritait ce titre de parrain.

Aujourd'hui, je regrette toutefois que le Préfet, au moment où il était encore temps, n'ait pas réussi à « dresser » un peu le jeune Champollion dont l'esprit querelleur va empoisonner les débuts de l'égyptologie et, plus grave, condamner ainsi à un injuste oubli certains essais de ses concurrents ou leurs matériaux. Le cas Jomard est maintenant bien étudié, grâce à Yves Laissus, mais on pourrait évoquer par exemple aussi le Dictionnaire copte de – je cite Jean Lacouture – « ce Polycarpe chafouin », Etienne Quatremère. La remarque vaut également pour d'autres bêtes noires du peu sociable Jean-François, à commencer par son professeur à Paris en 1807, Louis-Mathieu Langlès dont on a oublié aujourd'hui que lui aussi s'était vraiment intéressé au Copte - et au plus tard dès 1802, quand il avait en mains, à Paris, conséquence du Traité de Tolentino [1797], les manuscrits coptes acquis en Égypte par Pietro Della Valle, base des travaux de Kircher sur cette langue. Je suppose que c'est même Mathieu Langlès qui, en 1805, aiguilla Quatremère vers le Copte plutôt que Silvestre de Sacy, comme on le croit généralement.

Ainsi, en suivant trop facilement le jugement négatif – et pas toujours fondé – des frères Champollion sur Quatremère et Langlès, deux pionniers aussi de l'histoire de la géographie ancienne, la jeune égyptologie s'est privée pour longtemps de leurs acquis et d'une maîtrise de la Bibliothèque orientale : outil indispensable pourtant en matière de toponymie égyptienne. Si la bibliothèque personnelle de Langlès – l'un des fondateurs de la Société de Géographie – fut malheureusement dispersée alors qu'elle

réunissait tant de documents sur les marchands de notre échelle d'Alexandrie, celle de « Polycarpe » : 45 000 volumes, 1 200 manuscrits, etc. fut heureusement acquise en 1858 par le Roi de Bavière. Reconnaisante, la famille Quatremère y envoya aussi en 1860 tout ce qu'elle avait pu réunir de la correspondance scientifique de leur parent, membre de l'Académie royale de Bavière depuis 1854. C'est donc logiquement à la Bibliothèque de Munich que se trouvent aujourd'hui les résultats et importants matériaux de Quatremère sur le Copte. Pour ma part, je ne doute pas un instant que c'est à ce fameux projet de Dictionnaire pentaglotte et à son jeu de fiches, que connaissaient parfaitement de Sacy et Langlès le 18 mai 1815 quand, au grand dam des frères Champollion, à l'Institut, ils refusèrent le « Projet d'impression du Dictionnaire copte, présenté à S. M. l'Empereur, à Grenoble, le 8 mars 1815 », et non à l'animosité invoquée ensuite par le clan Champollion et tous ses biographes.

En fréquentant très tôt marchands et collectionneurs d'autographes, j'ai souvent eu à réviser ce que nous croyions savoir sur les débuts de notre discipline et les chatouilleuses questions de priorités dans l'affaire du Déchiffrement. Mais ce monde particulier de la curiosité m'a régulièrement mis en présence de manuscrits ou de relevés intéressant notre discipline, notamment les Papiers Jollois, l'ingénieur de l'Expédition d'Égypte (1776-1842), contenant en fait les seuls fragments connus du journal de Fourier en Haute-Égypte (1799). Ayant fait le point sur ces documents au Colloque Fourier de 2002, et surtout sur l'usage partiel qu'en fit en 1904 Pierre Lefèvre-Pontalis pour le volume VI de la Bibliothèque

égyptologique de Maspéro, on en trouvera le détail dans les Actes de 2004.

À la lumière du précieux dossier Jollois, on peut conclure que, même si Fourier ne fit pas toujours l'unanimité pendant l'Expédition après le départ de Monge et Berthollet en août 1799, son rôle stratégique de secrétaire perpétuel de l'Institut d'Égypte, mais aussi de commissaire auprès du Divan puis, au retour, de rédacteur de la fameuse Préface historique pour la *Description de l'Égypte*, font de lui le témoin incontournable de l'aventure orientale de Bonaparte, autant qu'un agent zélé de la propagande impériale.

Si le contenu de bien des Mémoires de cette *Description* était cependant entaché d'une science déjà périmée ou encore bien provisoire, ce que nous avons convenu d'appeler « égyptomanie » allait largement s'inspirer de ses planches et proposer à nos goûts une Égypte imaginaire que tel ou tel motif décoratif ne cesse encore de rappeler ou d'adapter. Par ailleurs, le cas du « Chafouin » Polycarpe témoigne amplement de cette histoire biaisée des débuts de l'égyptologie : un gauchissement que seule une édition future de la correspondance générale des Champollion permettra de rectifier.

À l'ère du numérique succédant aux années du « photoco-pillage », le défi de l'égyptologie impose désormais le tri et la salutaire réduction de notre savoir à son essence. Sortons courageusement la discipline du confort de ses spécialisations et définissons mieux notre place au cœur de l'histoire des sciences. La pluridisciplinarité d'un Fourier peut encore servir d'exemple.

Un égyptologue grenoblois méconnu : l'Abbé Paul Tresson (1876-1959) Sa vie et son œuvre

**Jean-Claude GOYON, Professeur émérite d'égyptologie (Lyon II),
Président de l'Association**

Conférence du dimanche 6 octobre 2013
Salle polyvalente - Vif

Le 25 août 1876 naissait à Réméréville le fils d'Émile Tresson et de son épouse Anne-Marie Sauveur. Dix ans après, son père, nommé directeur de la régie des tabacs et allumettes, fit l'objet d'une mutation à Grenoble. De 1886 à 1900, le jeune Paul fit ses humanités au lycée de Grenoble, et après le baccalauréat devint un licencié ès-lettres de la Faculté des Lettres de sa ville. Appelé par la vocation sacerdotale, il fut séminariste au Grand Séminaire de Nancy (1900-1904), poursuivant ensuite sa formation de prêtre à l'institution de Saint-Sulpice de Paris. Ordonné prêtre en 1904, il entama sa carrière d'enseignant de lettres et d'histoire à Lunéville puis revenu à Grenoble six ans plus tard, il entra en fonction au collège de Corenc puis à l'Externat Notre-Dame de la cité. D'une grande curiosité scientifique et passionné d'orientalisme, pratiquant l'arabe et l'hébreu, il passa de l'histoire sainte à l'Égypte pharaonique à la suite de sa rencontre décisive avec le fondateur de l'égyptologie à Lyon : Victor Loret auprès de qui il s'initia à la langue hiéroglyphique et à la civilisation pharaonique.

Dès 1917, l'abbé Tresson avait été reçu membre associé de l'Académie Delphinale de Grenoble, où son savoir orientaliste et son érudition lui valurent élection au fauteuil 58 lors de la séance du 23 décembre 1921. En effet, dès 1920, paraissait à l'Institut Français d'Archéologie Orientale (IFAO) son premier ouvrage égyptologique consacré à *L'inscription d'Ouni* (*BiEtud* 8) et l'année suivante il recevait sa nomination à la fonction de chargé de cours d'histoire ancienne à la Faculté des Lettres de la ville.

Très attaché au patrimoine régional, de 1922 à 1928 l'abbé Tresson recense et étudie les objets pharaoniques des collections dauphinoises privées Saint-Ferriol et Dubois-Aymé, dont il publiera le fleuron avec *La stèle de Kouban* (*BiEtud* 9). Celle-ci avait été rapportée

en France par Jacques-Louis-Xavier de Sibeud, comte de Saint-Ferriol (1814-1877), créateur de la station thermale d'Uriage. Il avait voyagé en Europe et Russie puis en Orient de 1839 à 1844. En Égypte, l'an 1841, avec son frère Armand, le comte de Galembert et le peintre Emmanuel de Quinsonas, il remonte le Nil jusqu'à Ouadi Halfa, puis de décembre 1841 à août 1842, les voyageurs traversent le désert du Sinaï et gagnent les lieux bibliques de Sainte-Catherine et du Gebel Moussa. En homme d'église féru d'histoire sainte, l'abbé consacre en 1927 à cet épisode un article intitulé « Le voyage du comte Louis de Saint-Ferriol à travers le désert du Sinaï d'après son journal inédit » (*RevBibl* 36, 1927, p. 1-15).

L'année suivante, il oriente sa recherche vers un autre érudit et collectionneur local, Jean-Marie-Joseph Dubois dit Aymé (1779-1846). Originaire de Meylan, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, il avait été membre « mécanicien » de l'Expédition d'Égypte, de 1799 à 1801. Le 19 mars 1799, il remonta le Nil jusqu'à Aswan avec la commission Simon-Girard et visita tous les sites de la vallée en compagnie de Jollois et de Villiers. Directeur des douanes après son retour, il rédigea avec Jollois le mémoire sur le Delta de la *Description de l'Égypte*. Ainsi paraîtra dans la revue nouvellement créée par P. Montet, ami et commensal de l'Abbé durant leurs études avec V. Loret, l'étude d'« Une petite stèle inédite du Moyen Empire provenant de la collection Dubois-Aymé » (*Kémi* I, fasc. 2, 1928, p. 69-82).

Suivirent diverses contributions savantes, toutes mettant en relief des épisodes curieux et non relevés jusqu'alors de l'histoire pharaonique (« La biographie de l'officier Amen-em-heb », *RevBibl* 38, 1929, p. 1-13 ; « La stèle de Naples 1035 », *Mélanges V. Loret, BIFAO* 30/1, 1931, p. 369-391 et « errata », *BIFAO* 30/2, 1931, p. 897-900).

Toujours à la recherche d'inédits, il découvrit à la Bibliothèque municipale de Grenoble

l'inventaire manuscrit inédit des antiquités égyptiennes du Cabinet des Antiques de la ville que Jean-François Champollion, alors bibliothécaire en titre, avait dressé en 1810-1811 (*BIFAO* 32, 1932, p. 167-181 et pl. I-IV).

L'année suivante voyait paraître son propre *Catalogue descriptif des antiquités égyptiennes de la salle Saint-Ferriol du musée urbain*, auquel il donna deux compléments en 1945 et 1950, après avoir rédigé entre temps plusieurs articles de grand intérêt et cinq contributions au *Bulletin de l'Académie Delphinale*. L'un donnait l'édition princeps de « La stèle du vizir Ousir au musée de Grenoble » document religieux de l'époque de Thoutmosis III (*Mélanges Podechard*, Paris, 1945, p. 225-235 et pl. III), l'autre traitait de « Deux petits monuments de la salle égyptienne de Grenoble », établissant qu'il s'agissait de

copies exécutées en 1852 par L. Bonnefoy, dessinateur d'Auguste Mariette.

Retiré du monde après 1951 et diminué physiquement, sa dernière contribution à l'égyptologie fut le legs des ouvrages de sa bibliothèque à l'Institut d'Égyptologie de la Faculté des Lettres de Lyon, à charge à son directeur d'attribuer les doubles aux meilleurs étudiants.

L'Abbé Tresson repose aujourd'hui au cimetière Saint-Roch auprès de ses sœurs Anne-Marie et Jeanne, épouse de Louis Marius Vallier, dans le caveau de la sépulture de la famille Vallier. Cette simple mention figure sur le monument : « Monsieur l'abbé Paul Tresson décédé le 25 mars 1959 ».

Les Antonins, Louis de Saint-Ferriol, Albert Gayet ... et la collection égyptienne du musée de Grenoble

Céline VILLARINO, égyptologue

Conférence du dimanche 6 octobre 2013

Salle polyvalente - Vif

La collection égyptienne du musée de Grenoble est riche d'environ trois cents objets chronologiquement répartis entre le Nouvel Empire et l'époque gréco-romaine. À Grenoble, tout commence à partir de Thoutmosis III.

La relation que la ville de Grenoble entretient avec l'égyptologie connaît un regain d'intérêt avec l'Expédition de Bonaparte (1798-1801) puisque deux Dauphinois de naissance y prennent part, Déodat Gratet de Dolomieu et Dubois-Aymé, ainsi que le futur préfet de l'Isère Joseph Fourier. Ce dernier entretient des liens privilégiés avec les frères Champollion dès son arrivée dans la capitale des Alpes en 1802 et encourage le jeune Jean-François dans ses premiers travaux. Néanmoins, d'après la tradition, le noyau de la collection égyptienne du musée de Grenoble est issu du Cabinet de Curiosités de l'abbaye de Saint-Antoine légué à la Bibliothèque Publique en 1777. Par ailleurs, après le déchiffrement des hiéroglyphes par Jean-François Champollion en 1822, de nombreux dons et acquisitions sont faits par la Bibliothèque Publique pendant un siècle grâce à l'intervention de personnalités dauphinoises comme Eugène Chaper, le général de Beylié ou encore Paul Blanchet. Il ne faut pas, de plus, oublier les dons de la Société Française des Fouilles Archéologiques qui ont permis à Grenoble de recevoir des objets d'Antinoé, de Tounah el-Gebel et de Zaouiet el-Mayetin.

Mais un nom est indubitablement rattaché à la collection égyptienne puisque la majorité des objets qui la composent provient de cette collection privée donnée, en grande partie, au musée de Grenoble en 1916. Il s'agit du comte Louis de Saint-Ferriol qui effectue un voyage en Égypte en 1841-1842 sur les pas de Champollion et rapporte « 14 caisses dont 10 de pierres et 2 de momies » comme le stipule son *Journal de Voyage*.

Essayons de retracer l'histoire de cette collection en répondant à cette question : comment s'est constituée la collection égyptienne du musée de Grenoble ?

C'est avant tout une histoire d'hommes avec quelques personnalités illustres comme Étienne Galland, le Dr Gagnon, les frères Champollion, Louis de Saint-Ferriol, Albert Gayet et l'abbé Paul Tresson. C'est aussi une histoire d'objets qui peuvent être divisés en quatre groupes : les objets du fonds du Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Publique ; la cinquantaine d'objets provenant de dons de particuliers ; les objets déposés en province par la capitale et ceux de la donation Saint-Ferriol.

C'est Étienne Galland, abbé de l'abbaye de Saint-Antoine de 1747 à 1767, qui constitue un Cabinet de Curiosités à partir de 1752. Malheureusement, aucun inventaire précis n'a été effectué concernant les « curiosités » égyptiennes et, à l'heure actuelle, il nous est encore difficile de tracer la provenance et l'histoire de ces objets. Nous savons qu'à la suite des guerres de religion, au XVII^e siècle, la chasse aux reliques a provoqué l'appel à différentes commanderies pour faire le relais et récupérer des objets. Par ailleurs, il faut rappeler que l'abbaye de Saint-Antoine a toujours entretenu des liens étroits avec l'Égypte puisque les reliques du Saint, anachorète en Thébaïde aux III^e-IV^e siècles, auraient été ramenées, selon la légende, par un seigneur dauphinois en 1070. Nous savons aussi que le Cabinet des Antonins possède 5 413 monnaies et médailles inventoriées par le numismate Jacques Deschamps ainsi que des bronzes, des instruments scientifiques, des *naturalia* dont mille coquilles et des Antiques.

En 1777, quand l'ordre des Antonins doit être incorporé à l'Institut de Malte, le bailli Jean-Marie de Navarre décide de léguer le Cabinet de Curiosités à la Bibliothèque Publique de Grenoble. Sur l'instigation du Dr Gagnon, le

célèbre grand-père de Stendhal, c'est le Père Ducros qui en prend possession et en devient le premier conservateur.

Toujours grâce aux bons soins du Dr Gagnon, la Bibliothèque Publique acquiert un sarcophage provenant directement du Caire par l'intermédiaire du consul en Égypte, M. de Mure lui-même parent du docteur. Nous sommes en 1779. Quelques années plus tard, en 1794, dans la *Vie d'Henry Brulard*, Stendhal dit à son propos : « Mon grand-père me parlait avec ... intérêt de l'Égypte, il me fit voir la momie achetée par son influence pour la Bibliothèque Publique ; là l'excellent Père Ducros (le premier homme supérieur auquel j'ai parlé en ma vie) eut mille complaisances pour moi ».

En 1811-1812, c'est Jean-François Champollion qui rédige en dix pages manuscrites le premier catalogue donnant, ainsi, un état approximatif de la collection égyptienne héritée du Cabinet de Curiosités de l'Ordre des Antonins et de dons effectués à la Bibliothèque Publique. Il donne la description de onze objets. Sont inventoriés deux cercueils anthropoïdes dits la « petite » et la « grande momie ». Le premier pourrait avoir fait partie du fonds légué par les Antonins. Pendant longtemps, contenant et contenu ont été conservés et inventoriés comme un seul monument. En fait, la momie est d'époque romaine et le cercueil de la XXVe ou XXVI^e dynastie. La momie a, sans doute, été introduite à l'époque moderne. Le second sarcophage est celui arrivé directement du Caire grâce à M. de Mure.

Au cours de l'été 1810, Jacques-Joseph Champollion procède à un débandelettage de la momie dont les deux bras sont croisés sur la poitrine et les ongles recouverts d'une feuille d'or. Nous avons connaissance de cette opération grâce à une communication rédigée par le frère aîné de Jean-François à la suite d'une découverte fortuite : une nouvelle espèce de coléoptère qui a trouvé refuge à l'intérieur du corps de la momie.

Dans le catalogue, il est aussi fait mention de neuf objets de moyenne et petite dimensions à savoir deux vases canopes, deux momies d'ibis, un fragment de statue sistrophore en granit noir, deux ouchebtis en terre vernissée et deux petits bronzes.



Vases canopes

Concernant les vases canopes, Jean-François Champollion observe que celui à tête de chacal contient encore du baume. Afin de déterminer sa composition, il pratique en novembre 1812 un bain-marie afin de faire fondre le baume. A l'examen, il reconnaît une matière animale (ou humaine) qui peut être soit un foie, soit un cœur, soit une rate. Même s'il ne peut déterminer avec précision l'organe, Jean-François Champollion, dix ans avant de percer le mystère des hiéroglyphes, a compris la relation existant entre les vases canopes, la momification et le jugement des morts.

Concernant les dons de particuliers, nous avons déjà mentionné le cercueil rapporté directement du Caire par M. de Mure, admiré par Stendhal et étudié par les Champollion.

Un autre Grenoblois, membre de l'Expédition d'Égypte, a ramené des « antiquités » pour installer un musée chez lui. Il s'agit de Jean-Marie Joseph Aimé Dubois, dit Dubois-Aymé. Il achète, en 1824, le domaine de l'Enclos à Meylan où il constitue un remarquable musée égyptologique. Malheureusement, celui-ci est dispersé en 1907 après le départ de son petit-fils. Cette collection nous est connue grâce à l'abbé Paul Tresson qui, dans un article sur une stèle inédite du Moyen Empire (*Kémi* 1, 1928), en donne l'inventaire et une photographie. De ces « statuettes, scarabées, momies et objets verdâtres », il ne reste à Grenoble que deux éléments : le cercueil en bois de la chanteuse d'Amon Hatschepsout (XXI^e dynastie) acquis pour 300 francs grâce au mécénat du général de Beylié et une momie de singe actuellement au musée d'histoire naturelle.



Sarcophage de la chanteuse d'Amon Hatschepsout (XXI^e dynastie)

Il nous faut également citer l'importante collection d'étoffes coptes offerte par les familles Blanchet de Rivet, Duinge et Gillet au musée de Grenoble en 1905.

Grâce à un don de la Société Française des Fouilles Archéologiques et du Ministère de l'Instruction Publique, le musée de Grenoble a reçu des objets provenant des fouilles d'Albert Gayet à Antinoé.

La ville d'Antinoé se situe à environ 300 km au sud du Caire. Elle a été fondée par l'empereur Hadrien en 130 après J.-C. en l'honneur de son favori Antinoüs. Celui-ci s'est noyé dans le Nil et a été divinisé par Hadrien à l'égal d'Osiris. Un clergé spécifique a été alors mis en place afin d'accomplir ce qui semble être un rite oraculaire. Celui-ci a été supprimé au IV^e siècle avec l'implantation du christianisme. Par ailleurs, la ville d'Antinoé a été dévastée par les troupes du roi sassanide Chosroës II (590-628) en 619.

Albert Gayet (1856-1916) obtient la concession de fouilles d'Antinoé et effectue dix-neuf campagnes de 1896 à 1914. Les nécropoles vont livrer un matériel funéraire abondant ainsi que des centaines de corps. Ces fouilles ont apporté une contribution décisive à la connaissance de cette cité égyptienne de l'antiquité tardive ainsi qu'à celle de l'art copte.

Dans le cadre des partages de fouilles entre la France et l'Égypte, des milliers d'objets arrivent sur le territoire français et sont déposés dans divers musées nationaux et provinciaux.

En 1907, au cours de la douzième campagne de fouilles, la « prophétesse » est découverte accompagnée de son matériel funéraire. Elle est attribuée au musée de Grenoble par un arrêté ministériel du 2 juillet. Une caisse est expédiée le 1^{er} août. Edmond Maignien, conservateur de la bibliothèque de Grenoble en accuse réception le 4 septembre. C'est une des rares tombes dont le mobilier est à la fois complet et conservé dans le même musée. La momie est alors exposée au musée de Grenoble jusque dans les années 1940-1950 avant d'intégrer les réserves du musée d'histoire naturelle. En 2010, après une étude exhaustive et pluridisciplinaire de la « Prophétesse » et de son mobilier funéraire, il a été décidé de la montrer à nouveau au public : le 30 avril 2010, elle réintègre les salles égyptiennes du musée de Grenoble, accompagnée de son matériel.



La prophétesse d'Antinoé

L'absence de carnet de fouilles et de rapport circonstancié manque cruellement pour préciser le contexte archéologique. Au moment de sa découverte, la défunte repose dans un cercueil tombé en morceaux à sa sortie du caveau : sur les morceaux détruits, Albert Gayet aurait lu le titre « prophétesse d'Antinoüs chargée de rendre l'oracle au nom du dieu dans le temple grec d'Antinoüs ». Par tradition, nous continuons à l'appeler ainsi mais qu'en est-il réellement ?

Les analyses corporelles ont permis de dire que nous sommes en présence d'une femme d'une quarantaine d'années et mesurant environ 1,50 m. Les analyses radiocarbones permettent d'affirmer qu'elle aurait vécu aux VI^e-VII^e siècles de notre ère. Son corps n'a été ni momifié, ni bitumé et ni doré (dessiccation naturelle). Mais il a été soigneusement vêtu et coiffé. Ses vêtements sont impeccables : ni remployés, usés ou reprisés. Les textiles sont luxueux et pour la plupart d'importation. La défunte ne porte aucun bijou mais elle est propriétaire d'une paire de sandales superbement travaillées. Sans doute, occupait-elle une position sociale importante et privilégiée.

Son mobilier funéraire se compose d'une momie d'oiseau (ibis), probablement d'un usage cultuel mais lequel ? Elle fait partie des rares témoignages de dépôts de « momies » d'animaux dans les nécropoles d'Antinoé. Il se compose aussi de quatre vases polychromes en céramique utilisés pour la conservation ou la consommation de liquides. Trois d'entre eux ont été intentionnellement percés après cuisson (est-ce dans le cadre d'un acte rituel d'aspersion ?) ; d'une statuette en terre cuite moulée représentant Isis-Déméter ; de deux flacons en verre destinés à la toilette ou à la préparation médicinale et d'un luth de type « byzantin ».

Quelle conclusion pouvons-nous donner au regard de ces divers éléments ?

Chronologiquement, il semble que la défunte doit être considérée comme une chrétienne même si la présence d'Isis-Déméter et de la momie d'ibis viennent démentir cette affirmation (traces de paganisme ?). Il est certain que nous devons abandonner le mythe de la « Prophétesse d'Antinoüs qui rendait des oracles au son de son luth ». Car, le titre de « prophétesse » (*hm.t-ntr*) n'est pas contemporain de l'époque où a vécu notre défunte et parce que l'oracle de l'Osiris-Antinoüs a disparu depuis environ deux siècles. Par ailleurs, quelques faisceaux d'information semblent nous indiquer que notre défunte pourrait avoir un lien avec des pratiques rituelles comme les trois vases percés intentionnellement, la présence de la momie d'oiseau et des dépôts végétaux, le bris du luth (si nous le considérons comme intentionnel) et les marques particulières sur la dentition témoignant de la mastication quotidienne d'une plante (psycho-active ?) le laissent supposer.

Mais la majorité des pièces de la collection égyptienne du musée de Grenoble proviennent de la donation Saint-Ferriol ; les plus remarquables en tout cas comme la stèle de Kouban, la stèle du vizir Ouser, les fragments thoutmosides ou le sarcophage de Psammétique pour ne citer que les plus connues et les plus représentatives.

En 1916, Gabriel de Saint-Ferriol fait don de la plupart des objets hérités de son père le comte Louis de Saint-Ferriol au musée de Grenoble.

En 1922, pour le centenaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Jean-François Champollion, une « salle Saint-Ferriol » est ouverte au musée (ancien musée de peinture, place de Verdun) : elle accueille les objets provenant d'Égypte et entrés dans les collections du musée par don ou acquisition.

C'est à Clelles que naît Jacques Louis Xavier le 9 mai 1814. Celui-ci, âgé de quatorze ans seulement, hérite de sa grande tante et marraine, la marquise de Gautheron, qui lui laisse la seigneurie d'Uriage et une immense fortune. Jeune homme brillant, curieux de tout, passionné de voyages, il effectue son grand tour d'Europe comme il est d'usage dans la « bonne » société de l'époque. Et, il embarque le 5 décembre 1841, à Naples, pour l'Égypte. Six cahiers manuscrits relatant ses voyages sont entrés dans les collections de la bibliothèque municipale de Grenoble. À son retour d'Égypte, il ramène quatorze caisses dont dix de pierres et deux de momies. Louis de Saint-Ferriol crée alors un musée privé dans son château d'Uriage. Conscient de l'intérêt de sa réalisation, le comte invite curistes, artistes et antiquaires à venir le

visiter deux après-midi par semaine. À partir de 1855, deux éminents égyptologues sont invités à Uriage pour étudier les collections : Théodule Déveria, conservateur au musée du Louvre, écrit des notices manuscrites sur les objets les plus importants et François Chabas, savant égyptologue, fait une traduction de la stèle de Kouban.

Le comte Louis de Saint-Ferriol entreprend son voyage en compagnie de son frère Armand et de ses amis Louis de Galembert et Emmanuel de Quinsonas. De ce voyage, il a ramené quantité d'objets acquis par achat ou par prélèvement *in situ*. Malheureusement, son *Journal de Voyage* donne fort peu d'informations concernant l'acquisition des objets. Il n'en parle pas ou reste évasif. Cependant, une lecture attentive nous permet de glaner quelques renseignements soit sur des antiquaires ou des collectionneurs qu'il a rencontrés, soit sur la provenance de certains objets. Louis de Saint-Ferriol rencontre, entre autres, Clot-Bey, Prisse d'Avennes et l'antiquaire grec Wardi. Il semble que ce soit lors de la deuxième entrevue avec ce dernier qu'il acquiert la stèle du vizir Ouser dont il parle en ses termes : « la très belle petite stèle » (*Journal de Voyage*, 29 avril 1842).

Concernant la stèle de Kouban, il a été dit que cette stèle avait été découverte et copiée par Prisse d'Avennes (vers le 20 février 1842) avant que le comte ne l'embarque, celui-ci ayant inséré la copie à la planche 21 de son ouvrage *Monuments égyptiens*. Apparemment, au regard de la « mauvaise » copie de Prisse d'Avennes, il paraît plus probable qu'il ait vu la stèle lorsqu'il a rencontré Louis de Saint-Ferriol, ce dernier lui ayant alors montré son acquisition. La seule certitude que nous avons est que le comte embarque le monument en mars 1842. Il pénètre dans les ruines de la forteresse de la XII^e dynastie, approche du temple et évoque sa découverte en ces termes : « (...) la magnifique stèle de Sésostris que je rapporte et que j'ai trouvée à 10 ou 15 m des 3 colonnes. Cette stèle qui venait d'être déterrée il y avait à peine 15 jours lors de notre passage, frappa nos regards comme un trésor. Elle est en beau granit rose de Syène et contient gravées en creux avec une finesse et un soin admirable une offrande de Sésostris à Thot ithyphallique (...) et au dessous une longue inscription hiéroglyphique, malheureusement cassée vers les $\frac{3}{4}$ de sa haut. (...). Je concus (sic) aussitôt le projet de l'emporter (...) » (*Journal de Voyage*, 8 mars 1842). Après quelques péripéties avec le raïs et la population, aidé par la distribution de quelques piastres, le comte réussit à la rouler jusqu'à son bateau et la faire embarquer. Elle prendra le chemin de la France le 19 août 1842 avec le reste de la collection sur le vaisseau *Le Robuste*,

propriété du banquier Partié. À son arrivée à Marseille, elle est reçue par le négociant Marc Capu qui la fera transporter jusqu'au château d'Uriage avant qu'elle n'intègre le musée de Grenoble en 1916.

C'est une stèle commémorative dont le registre inférieur présente un texte de trente-huit lignes dont la première nous donne la date (an 3, 4^e jour du 1^{er} mois de la saison-*akhet* de Ramsès II) et la titulature de Ramsès II avec ses cinq noms. La suite du texte évoque un événement exceptionnel : le pharaon prend conscience que hommes et ânes qui sillonnent le Ouadi Allaqi n'apportent plus d'or car ils sont décimés par la soif. Il convoque son conseil et décide le forage d'un puits qui doit alimenter en eau la route désertique qui aboutit aux mines. Le vice-roi de Nubie est alors chargé de diriger les travaux. C'est un succès : « l'eau s'élève de la montagne » en jaillissant d'une profondeur de 12 coudées (~ 6 mètres).

A propos des blocs thoutmosides d'Erment, les premières informations datent du 5 avril 1842 où nous apprenons qu'après avoir gagné à pied les ruines d'Erment, Louis de Saint-Ferriol atteint une récente exploitation de salpêtre, installée à proximité du mammisi. Sa construction « a mis à découvert les fondements du grand temple (...) [ils] renferment des sculptures du plus haut intérêt en ce qu'elles appartiennent au règne de Moeris (dont nous avons trouvé le cartouche) c'est un relief très-bas, travail fin, soigné – élégance et justesse des proportions. Je me propose de revenir de Luqsor avec les instruments nécessaires pour faire scier tout ce que je pourrai. (...) Nous attendons longtemps le cheikh-el-beled qui réside à plus d'1 lieue ½ - il ne fait aucune difficulté de nous laisser emporter tout ce que nous voudrions – nous lui donnons du vin et un couteau – canif – (...) » (*Journal de Voyage*, 5 avril 1842). Quelques jours plus tard, le 9 avril, son ami Galembert et son frère Armand retournent à Erment pour faire scier les sculptures. Ils font fabriquer une scie, se font prêter les autres instruments nécessaires. Le 16 avril, le comte se rend sur place pour superviser les opérations d'autant plus que Galembert, nous dit Saint-Ferriol, a laissé le morceau le plus intéressant à savoir « la figure assise presque entière ». Mais, pics et levier ne suffisent pas et le comte dégage la pierre en utilisant une mine et en sciant le morceau intéressant ainsi qu'une pierre sur laquelle se trouve le cartouche de Thoutmosis III. Au cours de cette expédition, le comte trouve aussi, parmi les décombres une « belle épaule de statue en marbre blanc » et « une jolie tête ». La « belle épaule en marbre blanc » doit correspondre au torse de statue de vizir dont une seule épaule est conservée (n° 28 Cat. Yoyotte) et l'abbé Tresson a déjà proposé

d'identifier la « jolie tête » avec celle figurant un dignitaire chauve (n° 31 Cat. Yoyotte).



Bloc thoutmoside provenant d'Erment

D'autres informations éparses nous renseignent sur un bas-relief scié à Karnak-nord (*Journal de Voyage*, 15 avril 1842) ou sur des fragments de cercueils thébains (*Journal de Voyage*, 29 avril 1842). Il semble que l'évocation de la « belle caisse de momie » (*Journal de Voyage*, 2 juillet 1842) correspond au magnifique cercueil de Psammétique, fils de Sbarekhy (XXVI^e dynastie).

D'une manière générale, le comte est très discret et très allusif quant à ses acquisitions. Hormis la récupération ou l'achat d'antiquités, le comte estampe beaucoup : nous avons de nombreuses mentions d'empreintes. Malheureusement, celles-ci sont détruites lors de leur envoi en France. Par ailleurs, il prend des mesures, fait des plans et des dessins. Il rédige de longues descriptions détaillées. Il est passionné et fasciné. Son regard et ses analyses sont pertinents, souvent en désaccord avec les propos que Jean-François Champollion a pu émettre sur le même monument. Il n'hésite pas, non plus, à donner des anecdotes sur la vie quotidienne ou sur les rencontres qu'il peut effectuer.

Louis de Saint-Ferriol s'éteint le 26 avril 1877 à l'âge de 63 ans. Il est enterré dans le caveau familial du cimetière de Saint Martin d'Uriage. Son fils, Gabriel, qui hérite du château d'Uriage et de la majorité des parts de la société anonyme de l'Établissement Thermal, donne, en 1916, une grande partie des collections d'antiquités de son père à la ville de Grenoble.

Après la première guerre mondiale, l'acquisition d'antiquités égyptiennes devient plus difficile et la dernière pièce « importante » intègre les collections du musée en 1923 : c'est une statuette funéraire donnée par Joseph Girard en souvenir de son père avocat à Grenoble qui s'est rendu en Égypte peu de temps après le comte de Saint-Ferriol en 1844 ou 1846. Il faut aussi mentionner quelques pièces provenant des missions africaines (1979) qui intègrent la collection égyptienne du musée de Grenoble.

Nous avons pu constater que le Dauphiné et plus particulièrement Grenoble, ont entretenu depuis au moins le XVIII^e siècle des relations privilégiées avec l'Égypte : par les Cabinets de Curiosités, celui des Antonins et celui du Dr Gagnon, par les frères Champollion qui ont été conservateurs de la Bibliothèque Publique et, donc, du Cabinet des Antiques, par Louis de Saint-Ferriol qui a fait un voyage en Égypte sur les pas de Champollion et a fait moisson de quantité d'objets dont la plupart ont intégré des salles du musée de Grenoble.

La ville de Grenoble, peut-elle être considérée comme le berceau de l'égyptologie ? En tout cas, espérons que cette « passion grenobloise » connaisse encore de beaux jours ...

Enseignement et culture à Thèbes au Nouvel Empire : Les ostraca littéraires de Deir el-Medina

**Annie GASSE, docteur en égyptologie,
directeur de recherche au CNRS, Université Paul Valéry, Montpellier 3**

Conférence du samedi 30 novembre 2013
Salle des Archives Départementales - Grenoble

Deir el-Medina est un site bien connu des amateurs d'égyptologie. Situé sur la rive gauche de Thèbes, dans un petit vallon tout proche de la Vallée des Rois, le village a abrité, surtout pendant la période ramesside (principalement la XX^e dynastie, environ 1200-1080), les artisans qui ont consacré leur vie à la préparation des tombes royales. Découvert officiellement en 1811, le site a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles. Les plus intenses et les plus productives ont été menées par Bernard Bruyère pour l'Institut Français d'Archéologie Orientale (IFAO) du Caire entre 1922 et 1951. Des multiples maisons et tombes explorées par le grand fouilleur français sont sorties, entre autres, 15 000 ostraca qui, conservés à l'IFAO, constituent la plus importante collection mondiale de ce type de documents.



Le village de Deir el-Medina
© A. GASSE

Un ostracon (mot grec signifiant « coquille, tesson ») est, pour l'égyptologie, un tesson de poterie ou un éclat de calcaire portant un texte ou un dessin. Les ostraca de Deir el-Medina conservés à l'IFAO se répartissent en trois catégories :

- environ 2000 ostraca figurés – sur lesquels sont tracés des dessins souvent polychromes – ;
- 6000 ostraca documentaires – qui portent des textes en relation avec la vie quotidienne – ;
- et 7000 ostraca littéraires.

Si les textes des ostraca documentaires sont toujours écrits en hiératique – la cursive égyptienne –, ceux des ostraca littéraires révèlent l'emploi de plusieurs types d'hiératique et même de hiéroglyphes plus ou moins cursifs.

Le grand égyptologue Georges Posener (1906-1988) a consacré une partie de son œuvre scientifique aux ostraca littéraires en publiant, notamment, 675 ostraca de l'IFAO ; à sa suite, j'ai été chargée de leur étude et ai édité environ 300 autres pièces (certaines en cours de publication). Il reste donc 6000 ostraca inédits.

Ce constat m'a incitée à orienter différemment la publication de cette documentation. Il m'est tout d'abord apparu indispensable de constituer une base de données rassemblant tous ces ostraca. Couverture photographique puis première base de données furent donc effectuées depuis une vingtaine d'années avec l'aval des directeurs de l'IFAO (N. Grimal puis L. Pantalacci). Il devenait, également, indispensable de travailler en équipe. Le travail s'organisa donc avec quelques étudiants. Afin d'accélérer l'édition des pièces inédites, j'ai décidé la publication « en ligne » de ces documents. Depuis 2012, Florence Albert, actuellement Adjointe aux publications à l'IFAO, est responsable de cette publication.

Les ostraca sont assurément des documents modestes : ils portent, sur un matériau ingrat – tessons ou morceaux de calcaire presque toujours cassés –, des textes souvent mal écrits et à peu près toujours fragmentaires. Ils recèlent cependant une richesse encore inépuisée.

Les textes littéraires copiés sur les ostraca

La notion de « littéraire » dans ce contexte mérite d'être précisée. Il s'agit de textes réellement littéraires – sagesses, enseignements, contes, lettres modèles – mais

aussi de textes religieux, magiques, voire médicaux. G. Posener s'est attaché à reconnaître les extraits de textes déjà connus sur papyrus et à identifier des textes jusqu'alors inconnus. Il montrait ainsi que la littérature conservée sur ostraca n'est pas forcément la même que celle des papyrus.

Le contenu des textes publiés :

Les trois textes de très loin les plus souvent copiés sont des œuvres « didactiques », c'est-à-dire des compositions prônant les valeurs recherchées chez les scribes ramessides. Ces textes, la *Kemyt*, la *Satire des Métiers* ou l'*Enseignement d'Amenemhat I^{er}*, sont en quelque sorte des classiques, composés au Moyen Empire, donc environ mille ans plus tôt. D'autres textes appartiennent aussi à la littérature ancienne, mais des compositions plus récentes sont également prisées. En général, anciens ou nouveaux, les textes didactiques occupent une place de choix.



Un exercice sur la *Kemyt*
© A. GASSE

Les textes inédits sont six fois plus nombreux. Une première estimation permet de répartir ces documents dans les catégories suivantes :

- Il reste un certain nombre de fragments de textes littéraires qui, semble-t-il, appartiennent à des compositions encore inconnues.
- Une assez grande quantité d'ostraca portent des extraits de textes religieux. Parmi ceux-ci on note des hymnes et prières adressés aux principales divinités adorées à Deir el-Medina. Il n'est pas étonnant qu'Amon occupe la première place parmi eux. Thot, probablement dans son rôle de protecteur des scribes, joue un rôle important. Hathor, pourtant très présente dans la région thébaine et particulièrement sur la rive gauche, est peu attestée. En revanche Isis est fréquemment mentionnée, le plus souvent en relation avec Horus. Il faut ajouter un nombre non négligeable de textes funéraires – quelques rares extraits du *Livre des Morts*, mais également des compositions inédites.

- Les textes magiques, qu'il est souvent difficile de distinguer des textes religieux, constituent une part importante de ce fonds littéraire. Beaucoup font allusion à la légende d'Horus et révèlent qu'une des préoccupations essentielles des habitants de Deir el-Medina était la crainte des piqûres de scorpion et des morsures de serpent.

- Les textes médicaux, enfin, bien que relativement peu nombreux, sont représentés par des témoins intéressants. Les différencier des textes magiques ou religieux n'est pas toujours aisé, d'autant que la définition d'une composition purement médicale n'est pas exactement la même chez nous que chez les anciens Égyptiens.

Cette documentation inédite offre donc un intérêt majeur en complétant ce que nous apportaient les 1000 ostraca déjà publiés. Elle illustre de façon large les intérêts littéraires et religieux de cette population particulière que formaient les artisans de la nécropole royale, ainsi que la culture des plus savants d'entre eux.

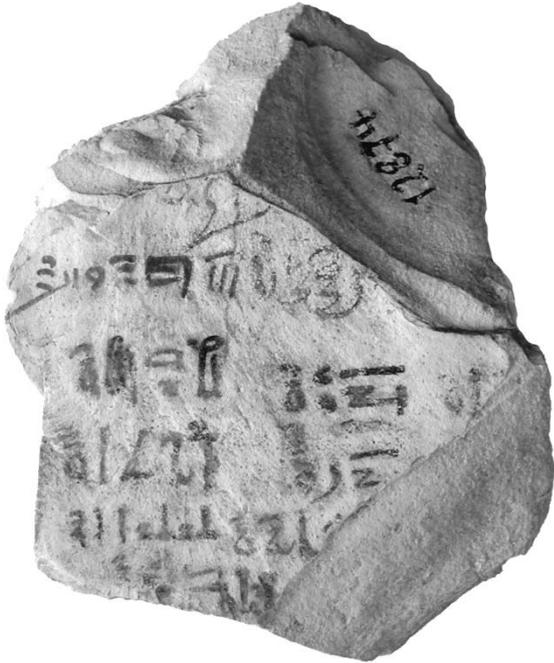
Éclairage sur l'enseignement des lettrés

Une question souvent débattue est de savoir si les ostraca étaient ou non des exercices d'écoliers. L'existence de véritables écoles *in situ* n'est guère attestée, alors que la relation maître / élève ou « apprenti » n'est pas absente des textes de cette époque. Plusieurs opinions s'affrontent ou se complètent à ce sujet.

Peu d'œuvres de scribes débutants sont conservées : à peine quelques exercices d'écriture ou de vocabulaire. Toutefois, ces exercices existent. Les scribes tenaient-ils à conserver le témoignage de leurs premiers canards, lotus ou autres crocodiles ? Rien n'est moins sûr. Certains détails techniques montrent que les ostraca étaient très souvent réutilisés. On effaçait et on recommençait ... Nous avons donc perdu une part importante du travail des scribes, et certainement tous les premiers exercices les plus maladroits.

On possède aussi des exercices d'étudiants plus avancés qui ont daté (fig. 3) et parfois signé leur travail. L'écriture est souvent maîtrisée. Des corrections témoignent d'une relecture. Il faut certainement y voir du travail de copie ou de mémorisation des textes les plus connus et les plus importants dans la culture du lettré thébain. L'existence de textes classiques louant les vertus du bon fonctionnaire était indispensable à la formation du scribe modèle. De même, médecins

et magiciens, ou plutôt médecins-magiciens, devaient posséder à fond le répertoire des textes à réciter au chevet des patients en complément des actes médicaux et/ou magiques, dont certains ostraca nous ont gardé des copies maladroites.



Un exercice daté
© A. GASSE

Culture des scribes de Deir el-Medina

En 1934, G. Posener remarquait : « Le papyrus, matière coûteuse et fragile, nous a révélé, au gré du hasard, des œuvres dont quelques-unes ont eu peu de succès auprès des lettrés égyptiens (exemple le *Conte du Naufragé*), mais il n'a pas conservé certains écrits qui ont joui d'une grande popularité (...). Il n'en est pas de même des ostraca. (...) Ainsi ces humbles documents reflètent d'une manière plus exacte et plus complète que les papyrus l'état réel de la littérature égyptienne. »

En confrontant les renseignements apportés par les ostraca avec ceux que fournissent tant les papyrus que les données archéologiques de Deir el-Medina, on peut approcher de plus près la culture voire la personnalité de quelques-uns des scribes qui ont travaillé pour la Tombe royale à l'époque ramessside. Je retiendrai deux personnages marquants. Un certain Qenherkhepechef est connu comme le cauchemar des déchiffreurs d'hiéroglyphes, tant son écriture est nerveuse et peu lisible. L'homme fut, semble-t-il, un « patron » peu scrupuleux et d'un caractère difficile ; par ailleurs, il aurait été un passionné d'histoire. Le second est le célèbre scribe Amennakht, à qui on doit plusieurs compositions originales, tant littéraires que religieuses.

Que les ostraca littéraires aient été des exercices, des brouillons, des aide-mémoire ou les éléments de bibliothèques privées – et sans doute ont-ils été tout cela –, ils illustrent à merveille les multiples facettes de la culture des scribes de l'époque, et pas uniquement en matière de littérature.

L'animal, emblème du Divin et l'Égypte céleste

**Jean-Claude GOYON, Professeur émérite d'égyptologie (Lyon II),
Président de l'Association**

Conférence du samedi 11 janvier 2014
Salle des Archives Départementales - Grenoble

C'est au grand égyptologue, injustement oublié, Georges Legrain (1864-1938) que l'on doit une étude fondamentale parue en 1912 sous le titre « L'Égypte céleste » sur la véritable nature de la conception antique des manifestations cosmiques nocturnes. Il mit alors en évidence la méthode qu'employèrent alors les savants « observateurs du ciel » (**Bakou pet*) de la Vallée pour transcrire en images, et donc en écriture, les fruits de leurs constatations. Celles-ci, codifiées, conduisirent à l'élaboration de « cartes » du ciel mémorisant et situant les phénomènes consignés, créant par là une véritable science astronomique, affinée durant trois millénaires.

Comme l'établit la cosmogonie héliopolitaine originelle, tout signe lumineux, diurne ou nocturne, ne peut qu'émaner du principe d'énergie créatrice, Atoum. De jour, règne sur le double horizon l'image hybride de l'humain et du falconidé, Rê Harakhtès au chef surmonté du Disque. De nuit, second pôle du temps humain, le même principe devient lôh-Thoth/Khonsou-Lunus, seul le signe marqueur, disque aplati et croissant identifiant l'astre des nuits. Entre eux se plaçaient les astres majeurs.

Dès l'Ancien Empire, les planètes nocturnes fondamentales furent situées, nommées et définies comme les émanations actives, car mobiles dans l'espace, du *Baï* universel du créateur. Pour ce faire et évaluer comme corollaire les variations de la durée du jour, on inventa « l'horloge à eau », la clepsydre, tandis que les astres étaient répartis entre les pôles, Saturne taureau céleste et Jupiter « Illuminateur » de la nuit marquant le Sud, Vénus, le « Phénix », Osiris éternellement renaissant, indiquant le Nord. De la position de Vénus au Zénith en compagnie de Mercure « l'Amphibien » et de leur déplacement dans les trente-six divisions décanales définies dans la sphère céleste découla la détermination des trois saisons de l'année et de leurs mois de 30 jours (3 x 12 décades = 360 de l'année lunaire), à quoi, pour équivaloir à l'année solaire, on ajouta cinq jours, les *épagomènes* (360 + 5). Le début du cycle annuel fut déterminé par l'observation du comportement d'un groupe d'étoiles

essentielles, Sirius/Sothis (*Canis major* de la constellation du Chien) et d'Orion/Osiris revenu au terme de 70 jours d'occultation (Rigel). En effet, vers le 17/18 juillet de notre comput, au lever du soleil, quand Sothis et Orion demeuraient clairement visibles dans le ciel du Sud, commençait le temps de la crue salvatrice.

Pour consigner tout cela, le vieil Égyptien mit en œuvre l'arsenal de ses signes inspirés du vivant, privilégiant, comme la plupart des êtres humains le firent et comme nous le faisons encore sur nos cartes du ciel (Lion, Ours, Chien, Cygne, Taureau, etc.), et exprimant sous des formes essentiellement animales, les contours visibles des amas d'étoiles qu'ils localisaient entre les deux pôles. La figure étrange de Sedjemet/Reret, notre Polaire, hippopotame hybride à pattes de lion au dos chargé d'un crocodile, préside ainsi à tout un bestiaire directement inspiré du comportement des êtres vivants figurés. Le ciel est un « océan » d'où surgit la vie et qu'il entretient. Le pachyderme aquatique meurt hors du milieu aquatique ; le saurien doit recevoir la chaleur solaire pour survivre, à l'aube il émerge des eaux noires et y retourne au couchant. Atoum / Rê-Harakhtès, manifesté dans l'astre solaire et perpétué dans la rémanence lunaire, assure la régulation du système lumineux, indispensable à la vie, par le biais de son « Œil » à qui est donné l'apparence d'une lionne. L'Œil de Rê, Sekhmet/Hathor veille sur les trente-six décans et leurs étoiles, l'année et le temps terrestre impartit aux humains, leur destin. S'ils sont impies, Sekhmet les anéantit. Justes, l'Œil divin garantit leur existence. Chaque étoile des décades décanales reçut une image plus ou moins fantastique et un nom, et tout bon habitant de la Vallée savait sous quelle étoile il était né. De là, les multiples talismans de la lionne assise de l'Œil de Rê à porter au cou ou les contrepoids de *menat* historiés à cortèges de figures du Bon Destin. On les retrouve dans les temples, à l'époque récente, alignés en frise haute et, plus encore, dans le foisonnement d'images astrales des plafonds « astronomiques ». Là est reproduit un univers céleste fantastique dont tous les êtres sont

L'Égypte archaïque dans les Textes des Pyramides

Bernard MATHIEU, docteur en égyptologie,
maître de conférences, Université Paul Valéry, Montpellier 3

Conférence du samedi 8 février 2014
Salle des Archives Départementales - Grenoble

Les Textes des Pyramides

De janvier à mai 1881, furent révélées sur le plateau de Saqqâra, dans la nécropole memphite, cinq pyramides « inscrites » : Pépy I^{er}, Mérenrê, Ounas, Néferkarê-Pépy II et Têti. Deux nouveaux concepts étaient nés en égyptologie : les pyramides à textes, et les Textes des Pyramides. Une deuxième série de découvertes intervint entre 1924 et 1936, lorsque l'égyptologue suisse Gustave Jéquier reprit l'exploration du secteur de Saqqâra-Sud. Quatre nouvelles pyramides à textes apparurent : Oudjebten, Neit et Ipout, et Aba (un roi de la VIII^e dynastie). Le 12 février 2000, sortit du sable par la Mission archéologique française de Saqqâra (MAFS) un premier fragment en calcaire gravé de Textes des Pyramides au bénéfice de la reine Ânkhessenpépy II, personnage historique de la fin de l'Ancien Empire qui fut successivement l'épouse de Pépy I^{er}, l'épouse de son successeur Mérenrê, puis la mère du successeur de Mérenrê, Néferkarê-Pépy II, et à ce titre régente du royaume d'Égypte. Le monument d'Ânkhesenpépy II a fourni le nom que les Égyptiens donnaient aux Textes des Pyramides : le « rouleau du dieu » (*médjat nêtjer*). Enfin la pyramide inscrite de Béhénou, une reine de la fin de la VI^e dynastie ou de la VIII^e dynastie fut découverte en 2006. Elle constitue actuellement la onzième pyramide à textes connue.

L'étude attentive des inscriptions montre que le développement du texte (et par conséquent le parcours imaginaire du défunt) se fait globalement d'ouest en est, depuis le sarcophage, dans la chambre funéraire, jusqu'au serdab, en passant par l'antichambre. Capable de se déplacer (*ba*) et jouissant de toutes ses facultés physiques (*sekhem*), le nouvel être qu'est le défunt se dirige vers l'est, vers le sanctuaire du créateur, avant de suivre un parcours sud-nord, vers les étoiles impérissables : c'est l'histoire que racontent les formules « théologiques » ou « cosmographiques ». La prise en compte du

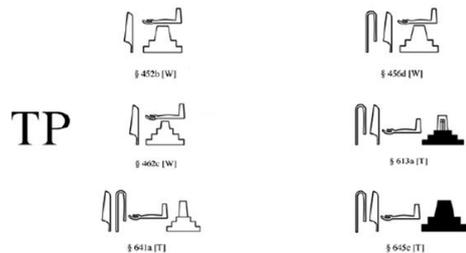
contexte architectural, en effet, ouvre une nouvelle voie, un nouveau champ d'analyse, elle assigne une « orientation » aux formules, et leur donne véritablement « sens ».

Textes des Pyramides et I^e dynastie

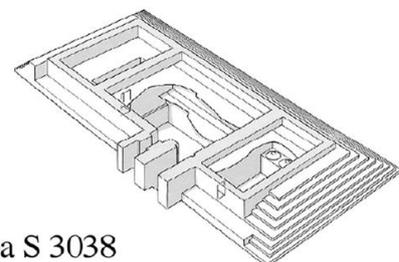
Lorsqu'on aborde les différentes formules des Textes des Pyramides — formules d'offrandes, formules cosmographiques, formules conjuratoires, il est important de distinguer trois moments chronologiques : la conception, la rédaction, l'inscription. Leur rédaction, de plus, a pu s'échelonner sur une longue période. C'est ce qu'on peut qualifier de processus de sédimentation, déjà invoqué par K. Sethe. Ainsi, les Textes des Pyramides reflètent souvent, dans leur conception et leur rédaction même, des réalités institutionnelles de l'époque thinite et, singulièrement, de la I^e dynastie. En voici quatre exemples, parmi bien d'autres.

a. La forme du monument funéraire

Le concept de tombeau pyramidal est plus que discret dans les Textes des Pyramides ; les mentions de la pyramide ou du nom du complexe funéraire dans les TP 599-601, ne sont que des actualisations de la formule, à l'instar de la mention du nom du roi défunt. On peut y voir un indice de l'ancienneté de la rédaction de



TP



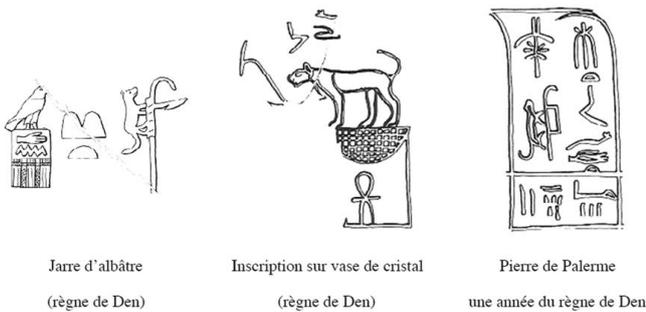
Âdjib

mastaba S 3038

beaucoup de formules, antérieure à l'apparition du concept architectural de pyramide. D'autant que la forme du monument funéraire, dans les Textes des Pyramides, comme l'a souligné récemment J. Cervello Autuori, rappelle parfois étrangement celle du mastaba S 3038, à Saqqâra-Nord, attribué au règne de Âdjib (6^e roi de la 1^{re} dynastie).

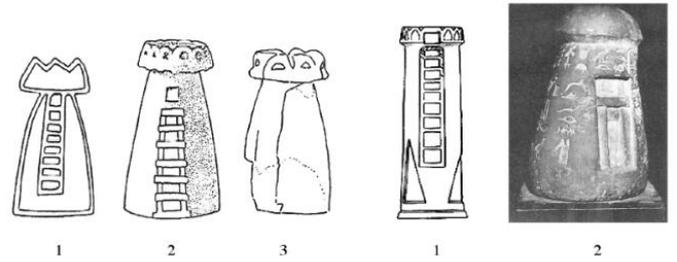
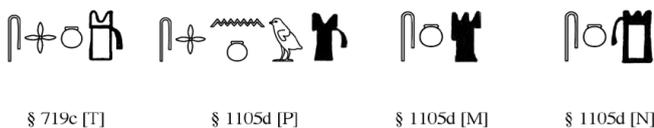
b. La déesse Mafdet

Mafdet est à l'origine une déesse lionne ou panthère. Dans les Textes des Pyramides, elle s'attaque à l'adversaire du défunt lorsqu'il se présente sous forme de serpent. Le ritualiste s'exprime ainsi : *Les doigts de N qui sont sur toi, ce sont les doigts de Mafdet qui réside dans la Demeure de vie (§ 677d) ; Il tranchera ta tête avec ce couteau qui est dans la main de Mafdet qui réside dans la Demeure de Vie ! (§ 442c)*. Or ces textes trouvent leur illustration iconographique dans des représentations datant du règne de Den (5^e roi de la 1^{re} dynastie).



c. La tour de guet

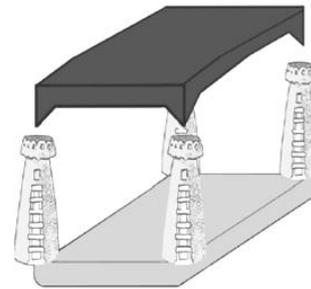
Il est question d'une tour *sounou* dans les Textes des Pyramides. Il s'agit d'une tour de guet, crénelée, comme le montrent les différents déterminatifs. On accédait au sommet de cette tour cylindrique par une échelle de corde, figurée sur le signe hiéroglyphique par un appendice latéral. Or ce type d'ouvrage, caractéristique de l'époque archaïque, disparaît totalement de la documentation vers le milieu de la V^e dynastie, les seuls Textes des Pyramides en conservant le souvenir. Un passage permet même de reconstituer une conception extrêmement ancienne de l'univers, protégé à ses quatre angles de tours *sounou*.



1. Étiquette de Djer (Umm al-Qaab)
2. Modèle de provenance inconnue (Berlin 18031).
3. Modèle Abou Roach (règne de Den)

1. Support d'albâtre, complexe de Djéser
2. Modèle en calcaire (Caire CG 57174)

(d'après E. BROVARSKI, 2002, p. 194, fig. 1)



d. Les voûtes de la tente funéraire

C'est dans le « Pavillon du dieu » que se déroule traditionnellement la purification (et la momification) du défunt. Un passage des Textes des Pyramides particulièrement intéressant fait allusion aux cérémonies de funérailles du roi défunt par son successeur, le roi vivant nommé « Horus-Seth » : *Ô ce N, Horus ayant tressé son pavillon au-dessus de toi, Seth ayant couvert tes voûtes, tu seras ceint, mon père, du Pavillon du Dieu, grâce auquel tu seras convoyé dans les places que tu aimes (§ 2100a-c [TP 690])*.

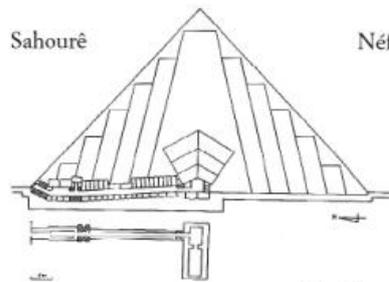
Or une illustration exacte de ce cérémonial semble bien figurer sur des étiquettes datant du règne de Âha (2^e roi de la 1^{re} dynastie). La triple voûte formant la couverture en clayonnage du pavillon funéraire, aussi bien sur les étiquettes que dans ce passage des Textes des Pyramides, a peut-être été transposée architecturalement dans les trois voûtes en chevrons qui coiffent les appartements funéraires des pyramides des V^e et VI^e dynasties, et même, selon toute vraisemblance, la « Chambre de la Reine » et la « Chambre du Roi » de la pyramide de Khéops (cf. G. DORMION, *La chambre de Chéops. Analyse architecturale*, Paris, 2004, p. 154 et 213).



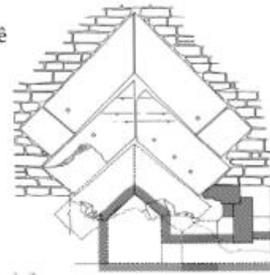
wrm.wt

ourémout

Outre l'intérêt que constitue le corpus des Textes des Pyramides pour la compréhension de la pensée religieuse égyptienne et des ressorts de l'idéologie royale, ces textes s'avèrent aussi une fenêtre ouverte sur l'univers des premières dynasties de l'Égypte pharaonique.

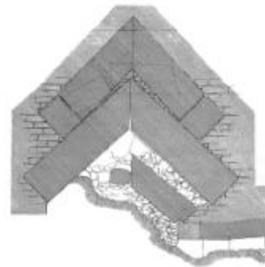


Sahourê

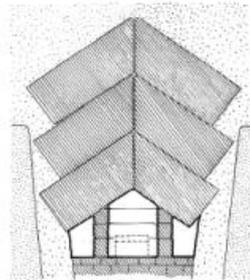


Néferirkarê

Ve dynastie



Nyouserrê



Djedkarê

Des corps imparfaits, de parfaits compagnons

Bénédicte LHOYER, guide-conférencière et
chargée d'Enseignement à l'École du Louvre et à l'Institut Catholique de Paris

Conférence du samedi 5 avril 2014
Salle des Archives Départementales - Grenoble

L'art égyptien souffre toujours de préjugés tenaces, en premier lieu celui de croire que les images n'auraient pas évolué durant trois millénaires. Certes, une représentation égyptienne est reconnaissable du premier coup d'œil quelle que soit la période antique, mais les motifs ne sauraient être tenus pour des poncifs plaqués indéfiniment sur les monuments. Bien au contraire, une observation minutieuse nous prouve plusieurs éléments :

1) Les Égyptiens étaient de fins observateurs de leur environnement naturel et social. Que ce soit par l'image ou l'écrit – domaines équivalents, nous le verrons par la suite – les anciens nous ont laissé de nombreuses traces de leur vie quotidienne. C'est peut-être ce qui nous donne cette impression de les connaître presque comme de vieux amis.

2) L'anecdote, le petit travers, la scène cocasse font intégralement partie de leur répertoire iconographique. Il peut s'agir d'un détail caché comme d'une composition centrale.

3) L'Égyptien a catégorisé certains personnages particuliers, ceux dont le corps présentait des altérations plus ou moins développées, afin de les inclure dans un contexte précis.

4) Enfin, l'Égyptien est très curieux et possède un sens de l'humour ... savoureux.

Bien sûr, le système de représentation est soumis à des règles précises que les égyptologues, grâce à Emma Brunner-Traut (1911-2008), nomment « l'aspective » par opposition à la perspective. L'image, comme le hiéroglyphe, échappe donc à une idée de temps et d'espace contrairement à une photographie qui fixe un instant T dans un lieu X. En effet, la définition admise aujourd'hui est que l'aspective est « la multiplication des points de vue » du sujet. Le corps se retrouve donc fragmenté en éléments de face ou de profil (jamais de trois-quarts) afin de capturer le maximum de l'individu. Dans le cas d'une scène complète, toutes les étapes de la sculpture d'une statue - par exemple – sont réunies en une seule image. Dans la réalité, il serait impensable de voir côte à côte un tailleur en train de s'activer à dégrossir la

Pierre et un scribe en train d'appliquer son pinceau sur l'inscription du pilier dorsal, ce qui constitue l'étape finale dans l'élaboration d'une statue.

Bien évidemment, l'artisan égyptien (il n'y a pas de mot pour « artiste », l'image étant considérée comme utile/usuelle) a parfois emprunté des sentiers battus. Ces exceptions sont souvent devenues célèbres et démontrent la faculté des dessinateurs à innover. Ces images ne sont pas les représentations principales, et elles concernent très rarement le propriétaire-commanditaire. Elles sont plutôt en hauteur ou au contraire au registre inférieur, voire noyées au milieu de personnages. C'est le cas pour la

servante de dos et aux jambes croisées de la tombe du vizir de Thoutmosis III Rekhmirê (TT 100, Vallée des Nobles à Louxor) ou les musiciennes peintes de face de la tombe de Nebamon (originellement dans la Vallée des Nobles, aujourd'hui au British Museum).



La petite servante de dos de la tombe de Rekhmirê (TT 100)

Notre dessinateur, appelé ss-q.wt le « scribe des contours », a à sa disposition une palette de couleurs allant du noir à l'ocre jaune. Son principal terrain d'activité a surtout été les monuments funéraires, les chapelles ou plus rarement les caveaux. Si l'architecture a évolué au gré des empires et des apports techniques, les « scènes de vie quotidienne » ont perduré jusqu'à la fin de l'époque pharaonique, allant même jusqu'à inclure des influences étrangères (pensons notamment à la tombe de Pétoisiris à Tounah el-Gebel en Moyenne Égypte, qui mélange scènes typiquement égyptiennes et le canon grec).

Voilà où sont majoritairement situées nos fameuses figures, qu'elles soient en 2D ou en 3D, au corps altéré.

D'ordinaire, l'élite a répugné à se faire représenter avec ses défauts physiques, ses petites tares ou signes de vieillesse trop avancée.

Néanmoins, lorsqu'une pathologie ou un caractère semblait être constitutif du personnage, ce dernier choisissait parfois de conserver ce trait. La stèle du portier Roma de la XVIII^e dynastie, conservée à Copenhague, nous présente ainsi le commanditaire appuyé contre une longue canne, une jambe atrophiée dont le pied ne touche le sol que du bout des orteils. Il s'agit très probablement d'une poliomyélite, maladie qui frappe encore les Égyptiens à l'heure actuelle, et qui revient malheureusement en force dans les pays instables. Sa fonction de portier, qui nécessite une station fixe, est donc bien adaptée à son handicap. Quant au nain Senpou, qui vécut à la IV^e dynastie sous le règne de Khéops, sa petite taille ne l'a pas empêché de fonder une famille. Une statuette en calcaire peinte, conservée au musée du Caire, fut ainsi retrouvée dans sa tombe à Giza. Assis sur un banc à côté de son épouse (de taille normale), ce sont leurs deux enfants, un garçon et une fille, qui occupent la place laissée libre au niveau des jambes de leur père. En effet, quel meilleur soutien que celui de sa progéniture ?

Autre caractère de l'élite, plus répandu : il s'agit de l'embonpoint qui touche notamment les figures masculines. Il est la plupart du temps symbolique, synonyme d'une bonne retraite et d'une bonne chair à disposition. La poitrine est la plus souvent touchée : elle est pendante, ce qui dénote sûrement une gynécomastie. Quelques cas cependant nous présentent un propriétaire obèse tel Hémionou (vizir de Khéops, à la IV^e dynastie, dont la statue est conservée à Hildesheim) ou encore Pakhoren-Khonsou (dessiné au trait sur la paroi de son cercueil conservé au Metropolitan Museum of Art).

Mis à part ces personnages, la plupart de nos figures sont issues d'une classe sociale inférieure. Et comme l'a fait remarquer Pascal Vernus, ils sont l'un des moyens stratégiques mis en place par l'élite afin de mettre en relief leur propre personne. En schématisant, nous pourrions obtenir le tableau suivant :

Elite (propriétaire d'une tombe, etc.)	Population (travailleurs, serviteurs, etc.)
Nom, identité (titres)	Anonyme
Taille imposante	Position secondaire
Perfection corporelle	Imperfection corporelle
Visage « stéréotypé »	Grande variété de traits ou expressions
Attitude passive	Attitude active

Les principales altérations qui concernent nos personnages s'observent à travers la taille (les nains, par exemple), la corpulence (les serviteurs obèses), la tête (traits du visage, chevelure), le torse (ligne, pilosité développée) ou les membres inférieurs (pied bot, etc.). Il faut également ajouter l'attitude et la gestuelle qui, décodées, peuvent mettre en lumière une altération jusqu'à invisible. C'est le cas pour un personnage de la chapelle d'Akhetmernisout, conservée au Museum of Fine Arts de Boston. Outre sa position singulière et la présence du personnage derrière lui (qui, en posant une main sur sa tête, nous fait signe que notre homme a besoin d'un soutien), l'angle formé par les bras renvoie directement au signe hiéroglyphique du *n*  qui signifie « ne pas ». Tout son corps exprime donc une incapacité, celle d'entendre si on lit les hiéroglyphes situés devant lui (litt. « Maître, alors j'entendrai ! »). Nous avons donc affaire ... à un sourd !



Le sourd de la chapelle d'Akhetmernisout

Trois serviteurs de prestige se distinguent tout particulièrement.

Le premier est le nain. Désigné par les mots *dng*  « deneg » ou *nmw*  « nemou », on le retrouve à toutes les époques y compris les plus hautes. Dès les premières dynasties, les nains ont été présents à la cour, comme le suggèrent quelques tombes à Hiérakonpolis ou à Giza. À la VI^e dynastie, un dignitaire du roi Pépi II, Harkhouf, mena une expédition vers le sud pour rapporter des objets précieux au jeune souverain. Il trouva sur son chemin probablement un pygmée et envoya une missive au palais pour annoncer l'arrivée prochaine de ce somptueux « cadeau ». La nouvelle fut très appréciée par Pépy qui honora Harkhouf en lui envoyant une lettre, que ce dernier reproduisit sur la façade de sa tombe. Il y est précisé que le nain pourrait exécuter les « danses du dieu ». Cette fonction figure aussi dans les Textes des Pyramides, le défunt est un *dng* qui danse devant le dieu en tant que « divertissement ».

En effet, les nains sont employés pour différentes tâches : danseurs donc, serviteurs ou porteurs d'objets précieux (tissus ou bijoux), nourrices (uniquement des naines), meneurs d'animaux, musiciens, orfèvres, bouffon de cour ... La grande étude menée par Véronique Dasen dans les années 1990 a mis en lumière l'omniprésence de ces personnages. Compagnon idéal, le nain exalte la grandeur de son employeur en transposant dans le monde réel le principe de hiérarchie (par la taille) dans la représentation.

Le nain a également une place notable dans les représentations divines. Il prend les traits gnomiques de Bès, protecteur des femmes enceintes et pourfendeur des cauchemars, ou bien encore la forme de Ptah patèque pour les époques tardives.

Un cas unique mérite d'être signalé. Lors de l'épisode amarnien, sous le règne du pharaon Akhénoton, la princesse Moutnedjemet est souvent représentée suivie de deux petits personnages : un nain (Para) et son épouse naine (Erneheh) qui exerçaient respectivement les fonctions de « vizir » et « vizirette » (si vous me pardonnez l'expression) à la cour. Une talatate fragmentaire a conservé l'image de Para avec son habit viziral. Cette œuvre, entrée dans les collections d'Yves Saint Laurent et de Pierre Bergé, est actuellement en vente.

Un autre serviteur de prestige est le bossu : *jw*  « iou ». Il s'agit sans doute d'une des représentations les plus anciennes avec celles des nains. La première image que nous conservons est à vrai dire plus une « évocation » qu'une représentation.

À Adaïma, un site datant de l'époque de Nagada, une tombe a livré une poterie dont l'épaule avait été déformée volontairement avant cuisson pour reproduire la gibbosité du défunt. Le squelette retrouvé juste à côté portait les traces du « mal de Pott », une spondylodiscite (c'est-à-dire une infection due au bacille de la tuberculose). Les bossus sont eux aussi employés comme meneurs d'animaux domestiques ou porteurs d'objets précieux. Dans le mastaba de Ptahhotep, de la V^e dynastie, un bossu s'occupe d'une vache dont l'une des cornes est tordue. Bel exemple d'humour par association !

Enfin, notre dernier serviteur de prestige est le pied bot *dnb*  « djeneb », voire le double pied bot (congénital dans ce cas, une maladie qui touche fréquemment les populations d'Afrique du nord). Comme pour le portier Roma, les problèmes des membres inférieurs étaient courants. La momie du roi Siptah est célèbre

pour son pied bot, même si les images royales ont toujours gommé ce défaut.

Une seule tombe nous présente nos trois personnages côte à côte Il s'agit de la tombe de Baqet I^{er}, au Moyen Empire, à Béni Hassan (en Moyenne Égypte).



Tombe de Baqet I^{er},
tombe n° 29

Cette fois-ci, et contrairement aux deux personnages au registre supérieur, nos trois compères n'ont aucune fonction hormis celle d'être des figures « disgracieuses » par rapport à la perfection du défunt en taille héroïque. Chose surprenante, dans la tombe n° 17 appartenant à Khéty (probablement le fils ou petit-fils de Baqet I^{er}), nous retrouvons la même composition mais le bossu a disparu. S'agissait-il donc de vrais personnages que les dignitaires se « transmettaient » à l'instar de leur fonction ? Y a-t-il suggéré l'idée que les gouverneurs devaient prendre soin des personnes malades ? L'hypothèse semble séduisante mais, comme le souligne Sydney Aufrère, il ne faut peut-être pas prêter aux Égyptiens des pensées trop charitables ...

Une figure est devenue classique pour les anciens Égyptiens à partir de la VI^e dynastie : le harpiste aveugle. Un récit à charge, écrit en démotique, brocarde un harpiste obèse, impoli, affamé et ne sachant pas chanter correctement, nommé Horoudja. Lui aussi a des problèmes oculaires qui l'empêchent de voir correctement. Les images d'harpistes cumulent parfois vieillesse, gibbosité ou encore obésité. On les retrouve aussi bien dans des tombes royales (Ramsès IV) que celles de particuliers (Nakht, Paatenemheb). Elles ont sans nul doute influencé l'image de l'aède grec, harpiste et aveugle, comme Homère. Car, d'après Christophe Barbotin, « celui qui ne voit pas voit au-delà ».

Mais la majorité des images recensées sont décelables dans le monde des travailleurs. Un célèbre texte fait d'ailleurs écho aux dures conditions de travail de la majeure partie de la population égyptienne : *L'enseignement de Khéty*, dit aussi *La satire des métiers*. Copié

durant des générations, ce texte énumère et décrit les métiers du plus honorable (scribe) au plus dégradant (pêcheur par exemple).

Cette dégradation est visible dans toutes les représentations qui jouent allègrement avec les codes sociaux. La figure est courbée, penchée sur son travail. Les sourcils ont tendance à saillir de l'arcade sourcilière comme le charpentier dessiné sur un ostracon du Ägyptisches Museum und Papyrussammlung de Berlin. La barbe est mal taillée. Le jardinier, comme le porteur d'eau, développe un lipome sur la nuque, ce que des cuillères à fard du Nouvel Empire (ceux du musée du Louvre par exemple) ont reproduit avec force détails. Les cultivateurs ont parfois des faciès au nez « en pied de marmite », une calvitie plus ou moins prononcée ou bien une couronne de cheveux gris hérissés. Le briquetier, comme celui de la tombe de Rekhmirê (TT 100, Vallée des Nobles à Louxor) a un torse velu.

Quant aux militaires, dont le physique se doit pourtant d'être entretenu, ils n'échappent pas non plus à l'œil acerbe du dessinateur qui ajoute là une bosse frontale ou ici un profil très accusé. Un ostracon provenant de Deir el-Médineh nous montre un entraînement au combat dans un désert (en tout cas une terre non soumise à Maât puisque le sol n'est pas droit). Le personnage de gauche se distingue de son camarade par une tête tout à fait singulière. Dans la tombe de Tjanouny (Vallée des Nobles, TT 74), commandant des troupes sous Thoutmosis IV, une parade militaire se déploie sur l'une des parois. Un personnage possède un profil très singulier : la tête levée, les yeux étirés, le bas du visage plat, la mâchoire prognathe ... Il lève les bras devant lui en position d'adoration. Bref, tout indique un homme « débile » (dans le sens médical du terme), dans la même perspective que le « ravi de la crèche ». Suite à une judicieuse remarque du docteur Xavier Martinet, il s'agirait peut-être d'un homme trisomique - la trisomie 21 étant une anomalie qui devait être autant présente à cette époque qu'à la nôtre. Ce serait alors l'une des premières images connues de cette pathologie.

Un travailleur concentre le plus de malheurs : le bouvier. Anémié, une jambe tordue, le ventre gonflé par la bilharziose, les cheveux en bataille, il tient par une longe sa parfaite opposition, un bœuf bien gras. Parfois, comme sur une stèle de la XII^e dynastie conservée au Metropolitan Museum of Art, un boucher bien replet complète ce duo.

Même les femmes ne sont pas épargnées par le dur labeur : la paysanne peut avoir la peau noircie par le soleil (tombe d'Ounso, musée du

Louvre), la boulangère famélique a le corps déformé par l'emploi de la meule (fausse-porte d'Itefnen et Peretim, musée du Caire), etc. Les altérations sont toutefois plus subtiles comme pour les pleureuses qui se lamentent auprès du convoi funéraire. Là, seule une poitrine flasque dénote une professionnelle plus âgée que les autres, comme dans la tombe de Ramosé (TT 55).

Les visages des hommes des documents pornographiques sont également très marqués, avec une sorte de visière frontale qui leur donne un air simiesque. Le rédacteur du papyrus dit (pudiquement) « érotique » de Turin (n° 55001) a développé une galerie de visages avec là un menton projeté vers l'avant, ici une oreille au lobe hypertrophié, là encore un crâne très allongé ... Ce papyrus, qui avait tant choqué Champollion, prouve l'intérêt des scribes à explorer toutes les facettes de la caricature à l'aide de cet « exercice de style ».

Enfin, nous pouvons aussi citer les représentations d'étrangers. Dans l'Égypte ancienne, un étranger peut être principalement représenté de deux façons : soit mort ou en train de mourir (c'est généralement la solution retenue pour les édifices religieux et/ou politiques), soit en position d'adoration ou apportant des tributs (dans les tableaux dessinés dans les tombes de personnages liés à l'administration du pays). Afin de bien marquer la différence entre le visage égyptien et celui de ses voisins, le dessinateur a choisi d'accentuer certains traits caractéristiques de telle ou telle peuplade jusqu'à atteindre là-aussi la caricature. Il s'agissait de rendre perceptible une origine par le biais de caractéristiques physiques (un nez en bec d'aigle pour les « Asiatiques », par exemple), d'éléments esthétiques (chevelure tressée pour les Libyens) ou d'accessoires (vêtement, plume, etc.) La tombe de Ramosé (TT 55), quoiqu'inachevée, présente un défilé d'étrangers en position d'adoration devant la fenêtre d'apparition où se tient le roi Akhénoton. Le dessinateur a choisi de scander les alignements d'étrangers en positionnant, très légèrement décalé à chaque fois, un Libyen, un « Asiatique » et un « Nubien ».

Outre ces images, certains cas sont beaucoup plus complexes. Le musée du Louvre et le musée Imhotep de Saqqara conservent chacun un fragment de la chaussée du roi Ounas, datant de la V^e dynastie. La scène dépeinte est poignante puisqu'on peut y voir deux registres de personnages dans un état de faiblesse critique. Leurs os saillent, leurs

membres sont d'une extrême maigreur. Un enfant présente un ventre gonflé qui n'est pas sans rappeler le syndrome nommé « kwashiorkor ». Inversement, nous pouvons citer le célèbre exemple de la reine du pays de Pount, dans le temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari, difforme à cause d'une obésité peut-être due à l'éléphantiasis.

À travers ces quelques exemples, nous avons pu aborder un sujet qui se révèle être riche tant sur le plan iconographique que textuel. Loin de cette vision stéréotypée qui enferme les Égyptiens dans une image lisse et parfaite, ces derniers ont développé un large répertoire pour répondre à différents enjeux. Marqueur social,

l'altération se veut principalement la traduction physique d'un rang souvent inférieur, afin de concentrer toute perfection sur le personnage principal.

Ce procédé a eu une immense fortune, aussi bien dans le monde antique que moderne. On retrouve ainsi des nains dans nos cours européennes et jusqu'en Inde. Bossus, boiteux, pied bots ... apparaissent sur quantité de tableaux, de statues ou d'autres objets.

Ces sujets, parfois pittoresques, souvent intrigants, rendent d'autant plus vivantes les compositions et font de ces personnages au corps imparfait, de parfaits compagnons pour l'éternité.

Un temple au dieu Amon près des pyramides de Méroé au Soudan

**Vincent RONDOT, docteur en égyptologie, chargé de recherche au CNRS,
Institut de Papyrologie et d'Égyptologie de Lille**

Conférence du samedi 31 mai 2014
Salle des Archives Départementales - Grenoble

Depuis 2000, le site d'El-Hassa, situé dans la région de l'île dite de Méroé, est fouillé par une équipe franco-soudanaise. Ce site, à 30 km au sud de Méroé, est situé aux confins du monde connu, presque dans un monde de légende.

Déjà Burckhardt, Linant de Bellefonds et Cailliaud évoquaient un temple dédié à Amon sur ce territoire. La découverte fortuite d'une statue de bélier en 1975 a contribué au lancement des recherches sur le site potentiellement riche d'El-Hassa ; d'autant plus que le texte inscrit pouvait être mis en relation avec celui d'une statue de bélier trouvée à Soba. Les deux inscriptions évoquent, en effet, un souverain peu connu : Nebmaâtrê Amanakhareqerema. C'est le souverain qui a commandité le temple d'El-Hassa. Il a régné vers 80/90 ap J.-C. et pourrait être le successeur de Natakamani.

Cherchons le temple d'El-Hassa ... après non seulement les récits de voyageurs mais également les données toponymiques et topographiques.

En 2002, un bélier de la voie processionnelle est découvert. S'ensuivent des dégagements successifs et méthodiques des différentes salles du temple jusqu'au dromos. La fouille du temple d'El-Hassa a confirmé une parenté entre ce temple et celui de Naga qui, jusque-là, était le seul temple à Amon bien documenté. Tous deux obéissent à la même distribution des espaces : autel monumental, rampe, voie processionnelle constituée de statues de béliers et interrompue par un kiosque, temple et chapelle adossée.

Un événement a lieu en 2005. Jusque-là la fouille dégage peu à peu le bâtiment. En 2005, le sanctuaire est fouillé : se trouvent des briques en position de ruine après l'écroulement du temple. Les briques sont dégagées et le terrain en l'état de l'époque où le temple s'est écroulé (autour du socle du naos) apparaît. Sont retrouvés des fragments d'une coupe en faïence, des fragments statuaire dont un pilier dorsal inscrit

en hiéroglyphes égyptiens démontre que le sanctuaire est partagé entre l'Amon de Karnak et l'Amon d'El-Hassa. Nous pouvons encore citer différents objets comme un pectoral en faïence figurant le dieu Amon à tête de bélier portant une couronne lunaire dans son naos ou le buste d'une reine à fixer sur une hampe. Ces divers objets sont les éléments d'une cache d'objets liturgiques.

En 2008, trois statues de bélier en place sont découvertes au moment de la fouille du dromos. Rappelons qu'un bélier avait été découvert par Linant de Bellefonds, un deuxième en 1975 et un troisième en 2002 ; les deux derniers étant de taille différente. Ils viennent tous de la voie processionnelle. Se pose, alors, la question de la présence d'un dromos dissymétrique entre les béliers de l'ouest et de l'est, notamment au niveau de leur taille différente : est-ce un projet architectural choisi et mené à terme ? Est-ce la trace d'une modification d'un dromos préexistant ? Aucune réponse n'a pu être encore donnée.

Par ailleurs, un dromos méroïtique contient un kiosque au milieu. De même, la présence d'une chapelle adossée à l'arrière du temple semble une caractéristique méroïtique qui trouve son origine dans les temples égyptiens d'époque tardive. Dans cette chapelle devait se trouver une statue de bélier précédée d'un autel.

Du site de vingt-et-un hectares, nous disposons, désormais, du plan complet du temple et de sa voie processionnelle, ce qui nous permet d'ajouter un exemple supplémentaire à la typologie des temples à Amon soudanais.

Par la fouille, nous savons qu'il existait un temple originel qui a été agrandi et modifié pour être consacré à Amon : ajout d'une quatrième rangée de salles avec déplacement du sanctuaire et transformation architecturale des trois salles menant au sanctuaire. Cependant, toutes les questions n'ont pas été résolues, notamment celle de savoir si la divinité à laquelle

était consacré le premier temple était déjà Amon. Quoi qu'il en soit, les recherches actuelles et futures nous permettent (et nous permettront) de mieux connaître les conditions d'implantation des cultes à Amon dans l'île de Méroé.

Ainsi, au terme de onze campagnes sur le site, tant le plan que l'histoire du temple à Amon d'El-Hassa peuvent-ils être décrits en détail. Il reste désormais à replacer ce temple à l'intérieur

du site urbain dont il constitue le centre. D'ores et déjà, nous connaissons l'existence d'un bâtiment directement au sud du temple. Il s'agit, sans doute, du palais royal. Celui-ci nous indique quelle sera la prochaine étape de l'exploitation archéologique du site.

Résumé de C. VILLARINO



Programme des conférences 2014 – 2015

RENCONTRE ÉGYPTOLOGIQUE DU 27 SEPTEMBRE 2014
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES – 2 rue Auguste-Prudhomme – GRENOBLE

- 9h30 : **Le fonds de la correspondance Champollion aux Archives Départementales de l'Isère**
Hélène VIALLET, directrice des Archives Départementales
- 11h00 : **Champollion et Prisse d'Avennes : l'aventure de la Chambre des Ancêtres de Karnak**
Karine MADRIGAL, égyptologue
- 14h00 : **Jean-François Champollion, premier conservateur du Musée égyptien du Louvre**
Sylvie GUICHARD, égyptologue
- 15h00 : **Hermine Hartleben, biographe de J.-Fr. Champollion : une personnalité atypique dans le milieu égyptologique de la fin du XIX^e siècle**
Hélène VIRENQUE, égyptologue
- 16h30 : **Champollion et l'Église catholique**
Alain FAURE, historien

FÊTE DE L'ÉGYPTOLOGIE
SEMAINE DU 30 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE 2014

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES – 2 rue Auguste-Prudhomme – GRENOBLE

MARDI 30 SEPTEMBRE 2014 À 17H30

Pharaon, fils de dieu

Gilles DELPECH, chargé de cours d'égyptologie à l'UIAD

MARDI 30 SEPTEMBRE 2014 À 19H00

Boire et manger en Égypte ancienne

Karine MADRIGAL, égyptologue

JEUDI 2 OCTOBRE 2014 À 17H30

De Deir el-Médina à Deir el-Bahari

Nicole LURATI, membre de l'ADEC

JEUDI 2 OCTOBRE 2014 À 19H00

L'écriture égyptienne : entre image du monde et parole divine

Céline VILLARINO, égyptologue

SALLE DES FÊTES – Place de la Libération – VIF

VENDREDI 3 OCTOBRE 2014 À 18H00

Les Champollion dans la bataille de l'enseignement mutuel

Yves ARMAND, secrétaire perpétuel de l'Académie delphinale, Président des Amis de la Vallée de la Gresse

VENDREDI 3 OCTOBRE 2014 À 19H00

Champollion à Rome

Alain FAURE, historien, et **Céline VILLARINO**, égyptologue

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES – 2 rue Auguste-Prudhomme – GRENOBLE

SAMEDI 29 NOVEMBRE 2014 À 15H00

Les animaux sacrés en Égypte ancienne. L'exemple de la nécropole d'Abou Rawash

Alain CHARRON, Conservateur en chef du Musée départemental - Arles antique

SAMEDI 10 JANVIER 2015 À 16H00

Le sanctuaire de Montou à Ermant : nouvelles données sur le temple d'Amenemhat I^{er}

Lilian POSTEL, Maître de conférences en égyptologie – Université Lumière-Lyon 2 / HiSoMA UMR 5189, Responsable scientifique des Publications de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée

Conférence précédée par l'Assemblée générale de l'Association à 14h00

SAMEDI 14 MARS 2015 À 15H00

Les stèles de particuliers au Nouvel Empire. Communiquer avec les hommes et avec les dieux

Jacques POIRSON, doctorant en égyptologie à l'EPHE (Paris), Vice-président de l'association Papyrus (Lille)

SAMEDI 11 AVRIL 2015 À 15H00

L'administration du Ramesseum sous le règne de Ramsès II. Des fonctionnaires au service d'un temple de millions d'années

Christian LEBLANC, Directeur de Recherche au CNRS, Directeur de la Mission Archéologique Française de Thèbes-Ouest MAFTO-UMR 220 CNRS (LAMS) ANTENNE ÉGYPTÉ, Conseiller scientifique permanent auprès du Centre d'Étude et de Documentation sur l'Ancienne Égypte, Ministère d'État des Antiquités

SAMEDI 14 MARS 2015 À 15H00

La traction animale en Égypte pendant les III^e-II^e millénaires av. J.-C. Araires, traîneaux, puis chars et chariots

Christian DUPUY, archéologue africaniste, chargé de cours en Universités Tous Âges (Lyon)

Programme des séminaires d'égyptologie 2014-2015

(minimum : 12 personnes – maximum : 25 personnes)

Jean-Pierre PÄTZNICK :

La Période Thinite et les trois premières dynasties égyptiennes ou la formation de l'état pharaonique

Le samedi 8 novembre 2014

Florence MAURIC-BARBERIO :

L'Amdouat et le Livre des Morts au Nouvel Empire

Le samedi 6 décembre 2014

Frédéric ROUFFET :

Magie et médecine

Le samedi 24 janvier 2015

Bernard MATHIEU :

La stèle de Qouban

Le samedi 28 mars 2015

Tarifs :

- Jean-Pierre PÄTZNICK	41 €
- Florence MAURIC-BARBERIO	41 €
- Frédéric ROUFFET	41 €
- Bernard MATHIEU	41 €

- **Forfait 4 séminaires : 150 €** (au lieu de 164 €) ou **3 versements de 50 €.**

Il est possible de s'inscrire à un ou plusieurs modules, ou à la totalité (légère remise sur le prix total détaillé), avec dans ce dernier cas, un échelonnement envisageable des paiements : 3 chèques, remis à l'inscription et encaissés en début de chaque trimestre.

Horaires : de 10h00 à 17h00 avec pause déjeuner de +/- 2 heures.

Lieu : MJC Allobroges (1 rue Hauquelin – Grenoble).

À côté de l'arrêt de tram B « Place Notre-Dame » et en face du Musée de Grenoble.



Changement de lieu par rapport à l'année dernière.

Inscriptions :

Les inscriptions doivent nous parvenir (au moins pour le premier séminaire) au plus tard mi-octobre auprès de :

Dominique TERRIER : 28 rue Georges Maeder – 38170 Seyssinet-Pariset

Avec le coupon-réponse et un/les chèque(s) à l'ordre de l'ADEC correspondant au montant de votre inscription.

Programme des cours d'égyptologie 2014-2015

(Une assiduité aux cours est demandée)

Épigraphie

Professeur : Gilles DELPECH

Découverte des hiéroglyphes

Stage de 5 séances d'une heure le **mercredi** de **14h00 à 15h00** (réf. H03).

Atelier proposant de découvrir l'écriture de l'Égypte ancienne (pour tout public).

Objectif : faire l'apprentissage de l'écriture, organiser une stèle funéraire et écrire un texte.

Lieu : UIAD – 1^{er} cours en novembre 2014.

35 € pour le stage

Appel aux vivants

Stage de 8 séances de 2 heures le **mercredi** de **14h00 à 16h00** (réf. H03).

Approche historique et philologique de « l'Appel aux vivants », Ancien Empire et PPI.

Lieu : UIAD – 1^{er} cours en janvier 2015.

95 € pour le stage

1^{re} année : L'histoire des hiéroglyphes

L'écriture et les premières phrases égyptiennes avec exercices



(Réf. H03) Le **mercredi** tous les 15 jours de **17h30 à 19h00** – 1^{er} cours le mercredi 8 octobre

Cours organisés par l'ADEC à la MJC Allobroges (1 rue Hauquelin – Grenoble)

Minimum de participants pour l'ouverture du cours : 5 personnes.

160 € par an + adhésion à l'ADEC (25 €)

2^e année : Grammaire : étude des noms et des groupes nominaux avec exercices

Découverte de la titulature royale



(Réf. H03) Le **mercredi** tous les 15 jours de **17h30 à 19h00** – 1^{er} cours le mercredi 15 octobre.

Cours organisés par l'ADEC à la MJC Allobroges (1 rue Hauquelin – Grenoble).

160 € par an + adhésion à l'ADEC (25 €)

3^e année : Grammaire : les formes verbales simples avec exercices. Découverte de la formule d'offrandes

(Réf. H03) Le **lundi** tous les 15 jours de **17h30 à 19h00** – 1^{er} cours le lundi 6 octobre.

Lieu : UIAD.

132 € par an

4^e année : Les formes verbales, suffixales et les constructions pseudo-verbales avec exercices. Traduction de textes courts

(Réf. H03) Le **lundi** tous les 15 jours de **17h00 à 18h30** - 1^{er} cours le lundi 29 septembre.

Lieu : UIAD.

132 € par an

5^e année A : Aspect du règne d'Amenhotep III, principalement en Thébaïde : théogamie, culte du ka royal, temple funéraire, fête-sed (traduction, analyse et commentaires)

(Réf. H03) Le **lundi** tous les 15 jours de **14h30 à 16h00** – 1^{er} cours le lundi 29 septembre.

Lieu : UIAD.

132 € par an

5^e année B : Aspect du règne d'Amenhotep III, principalement en Thébaïde : scarabée commémoratif, théogamie, culte du ka royal, temple funéraire, fête-sed (traduction, analyse et commentaires)

(Réf. H03) Le **lundi** tous les 15 jours de **14h30 à 16h00** – 1^{er} cours le lundi 6 octobre.

Lieu : UIAD.

132 € par an

Civilisation

Professeur : Karine MADRIGAL

Civilisation I – Débutants : Découverte de l'Égypte Antique avec sa religion, sa vie quotidienne, ses habitants et son environnement

(Réf. H04) Le **lundi** tous les 15 jours de **9h00 à 10h30** – 1^{er} cours le lundi 29 septembre.

Lieu : UIAD.

108 € par an

Civilisation II : Histoire de l'Égypte de la Basse Époque à la période byzantine

(Réf. H04) Le **lundi** tous les 15 jours de **11h00 à 12h30** – 1^{er} cours le lundi 29 septembre.

Ce cours s'adresse aux personnes ayant déjà quelques connaissances en égyptologie.

Lieu : UIAD.

108 € par an

Civilisation III : Architecture funéraire égyptienne

Étude de l'évolution de la tombe durant l'histoire égyptienne. Étude architecturale, mais aussi des décors, des textes et du mobilier accompagnant le défunt.

Programme de l'année : les tombes du Nouvel Empire (suite).

(Réf. H04) Le **mardi** tous les 15 jours de **17h30 à 19h00** - 1^{er} cours le mardi 30 septembre.

Lieu : UIAD.

108 € par an

INSCRIPTIONS :

INSCRIPTIONS POUR TOUS LES COURS

Le lundi 22 septembre 2014 après-midi

UIAD – 2 square de Belmont – GRENOBLE

Tel. 04.76.42.44.63 - Fax 04.76.03.22.50

Email : uiad.dauphine@wanadoo.fr

Site Internet : www.uiad.fr

NB : aux tarifs de cours donnés à l'UIAD mentionnés ci-dessus, il convient d'ajouter **65 € d'adhésion à l'UIAD + 1 €** pour le Centre de documentation et le Point presse.

Il sera encore possible de prendre les dernières inscriptions lors de la Fête de l'Égyptologie, pendant laquelle les 2 professeurs seront présents, les 4 et 5 octobre 2014 à L'UIAD (2 square de Belmont).



www.champollion-adec.net



Avec l'aimable soutien de :



Bulletin distribué gratuitement aux adhérents de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion

Code ISSN 1961-3040